



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

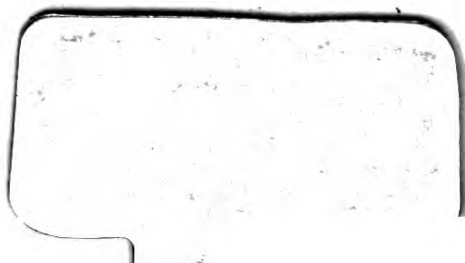


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Met. in 1850







1

2

3

4

5

6

LA
FOLLE JOURNÉE, 5
OU

LE MARIAGE
DE FIGARO,
COMÉDIE EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

PAR M. CARON DE BEAUMARCHAIS.

*Représentée pour la première fois à Paris, par les
Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.*



PARIS.

M. DCC. LXXXV.

Vol. Fr. II 3, 1211



P E R S O N N A G E S .

Le Comte ALMAVIVA.

La COMTESSE.

SUZANNE , femme-de chambre de la Comtesse.

FIGARO , valet du Comte.

BAZILE , maître à chanter.

Le Docteur BARTHOLO , Médecin.

MARCELINE , gouvernante du Docteur.

CHÉRUBIN , page du Comte.

Dom GUSMAN BRIDE-OISON , juge du lieu.

DOUBLE-MAIN , greffier du siege.

ANTONIO , jardinier du Comte & oncle de Suzanne.

FANCHETTE , fille d'Antonio , cousine de Suzanne.

PÉDRILLE , courier.

GRIPPE-SOLEIL , berger , chargé du feu d'artifice.

Un HUISSIER audiencier.

Trois Personnages muets.

G A R D E S .

Troupe de Payfans & de Payfannes des environs
du château d'Agoas , Frescas , à trois lieues de
Séville.





L A
FOLLE JOURNÉE
O U L E
M A R I A G E
D E F I G A R O .

ACTE PREMIER.

La Scène représente un salon dans lequel on voit , à droite, une porte de communication dans la chambre de la Comtesse, & une dans celle du Comte.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *mesurant le salon avec une toise.*

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, mon petit chapeau, le trouve-tu mieux ainsi ?

FIGARO.

Sans comparaison, ma charmante. Ah! que ce

A ij

4 LE MARIAGE

joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une jolie fiancée, est doux le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux.

S U Z A N N E.

Que mesurois-tu donc-là, Figaro ?

F I G A R O.

Je voyois si le charmant lit que Monseigneur doit nous donner, aura bonne grace dans cette chambre.

S U Z A N N E.

Dans cette chambre ? Je ne veux pas.

F I G A R O.

Pourquoi cela ?

S U Z A N N E.

Je ne veux pas.

F I G A R O.

Mais encore ?.... on dit des raisons.

S U Z A N N E.

Si je n'en veux pas dire.

F I G A R O.

Oh ! quand elles sont sûres de nous....

S U Z A N N E.

Prouver que j'ai raison, c'est accorder que je puis avoir tort : tiens, Figaro, es-tu mon serviteur ?

F I G A R O.

Affurément ; mais pourquoi cette fantaisie contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu entre les deux appartemens ? La nuit, Madame se trouve-t-elle incommodée ? elle n'a qu'à sonner ; zeff, en deux pas te voilà chez elle : Monsieur a-t-il besoin de moi ? crac, en trois fauts je suis dans sa chambre.

S U Z A N N E.

Oui, mais lorsque Monsieur le Comte aura bien tinté le matin pour te donner quelque bonne &

D E F I G A R O .

longue commission, zest, en deux pas il est à ma porte, & crac, en trois sauts....

F I G A R O .

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

S U Z A N N E .

Ah ! c'est qu'il faudroit m'écouter tranquillement.

F I G A R O .

Eh ! qu'y a-t-il bon Dieu ?

S U Z A N N E .

Il y a, que Monsieur le Comte Almaviva, las de courtiser les belles du canton, veut rentrer le soir au château ; mais ce n'est pas chez sa femme, c'est chez la tienne, entends-tu, qu'il a jetté ses vues, auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas ? & c'est ce que Bazile, l'honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

F I G A R O .

Bazile ! oh, mon mignon ! si jamais volée de bois vert, appliquée sur l'échine d'un pédant, a duement redressé la moëlle épiniere de quelqu'un....

S U Z A N N E .

Pauvre garçon ! & cette dot qu'on me donne, crois-tu donc que c'étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

F I G A R O .

J'avois assez fait pour le croire.

S U Z A N N E .

Mon Dieu que les gens d'esprit sont bêtes !

F I G A R O .

On le dit.

S U Z A N N E .

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

F I G A R O .

On a tort.

LE MARIAGE

S U Z A N N E.

Il l'a destiné à obtenir de moi certain moment, certain quart-d'heure, seul à seul, qu'un ancien droit du seigneur... tu sçais s'il étoit triste?

F I G A R O.

Je le sçais si bien que sans l'abolition de ce droit honteux, je ne t'eusse jamais épousé dans ses domaines.

S U Z A N N E.

Eh bien! il se repent de l'avoir aboli, & c'est sur ta fiancée qu'il prétend le racheter aujourd'hui.

F I G A R O.

Ma tête s'amollit de surprise, & mon front fertilisé... (*Il se frotte le front.*)

S U Z A N N E, *lui ôtant la main.*

Ne le frotte donc pas.

F I G A R O.

Quel danger?

S U Z A N N E.

S'il y venoit quelques petits boutons? des gens superstitieux....

F I G A R O.

Tu ris, friponne? Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur en le faisant tomber dans un bon piège, & d'empocher son or?

S U Z A N N E.

De l'intrigue, & de l'argent: Figaro! te voilà dans ta sphere.

F I G A R O.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

S U Z A N N E.

Quoi! La crainte?....

F I G A R O.

Ce n'est pas cela non plus: entrer la nuit chez quelqu'un; lui souffler sa femme, & recevoir cent

coups de bâton, ce n'est pas difficile : mille fots coquins l'ont fait ; mais conduire l'intrigue à bien , & sauver ses oreilles. . . . (*La Comtesse sonne.*)

S U Z A N N E .

Madame la Comtesse sonne : elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler , le matin de mes noces : le berger dit que cela porte bonheur aux femmes délaissées.

F I G A R O .

Il y a encore quelque chose là-dessous. Tu ne me donne rien, mignonne, avant de t'en aller ? Un petit baiser ?

S U Z A N N E .

Un baiser à mon amant d'aujourd'hui ? Ah ! je t'en souhaite. Et que diroit demain mon mari ? (*Figaro l'embrasse, malgré elle*) Ah, fripon ! quand cesseras-tu de me parler de ton amour du matin jusqu'au soir ?

F I G A R O .

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

SUZANNE, *baisant ses doigts réunis sur sa bouche, & les déployant ensuite sur Figaro.*

Allez, Monsieur, je n'ai plus rien à vous.

F I G A R O .

Ah ! mais , ce n'étoit pas ainsi que je te l'avois donné. (*Suzanne sort.*)

S C E N E I I .

F I G A R O , *seul.*

CHARMANTE fille ! toujours riante , toujours verdissante , pleine de gaieté , d'amour , de délices ! mais sage , sage : ah ! Monseigneur , mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner à garder ! Je

A iv.

m'étonnois aussi que m'ayant donné la place de concierge, vous m'eussiez nommé courier de dépêches. J'entends, Monseigneur : trois promotions à la fois ; vous, compagnon-Ministre ; moi, casse-cou politique ; Suzanne, Dame du lieu ; & puis fouette courier. Pendant que je courrai d'un côté, vous ferez faire de l'autre un joli chemin à ma belle. Moi, me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille, vous daigneriez concourir à l'agrandissement de la mienne : quelle douce réciprocité ! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à la fois deux personnages, celui de votre maître, & celui de votre valet ; représenter en même temps, dans une cour étrangère, le Roi & moi, c'est trop de moitié... & toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux. Je veux... mais non, dissimulons avec eux ; & tâchons de les enfermer l'un par l'autre. Attention sur la journée, Monsieur Figaro, attention. Donner le change aux petites passions du Comte ; rompre ses desseins, & travailler à l'exécution des miens ; empocher les présens, & écarter une Marceline méchante en diable ; étriller rondement Monsieur du Bazile....

SCENE III.

FIGARO , LE DOCTEUR BARTHOLO ,
MARCELINE.

FIGARO , *se tournant , & voyant le Docteur.*

EH ! voilà le cher Docteur !

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Après ?

D E F I G A R O.

F I G A R O.

Sont - ce mes noces avec Suzon qui vous amènent au château, Docteur ?

L E D O C T E U R.

Non, mon cher Monsieur.

F I G A R O.

Ce seroit trop généreux.

L E D O C T E U R.

Et par trop sot.

F I G A R O.

Eh ? bon jour donc, cher Docteur de mon cœur.

L E D O C T E U R.

Bavard infernal, laissez-nous.

F I G A R O.

Vous vous fâchez, Docteur ? Seroit-il arrivé quelque chose à votre mule ? Les gens de votre état sont si durs ; ils n'ont pas plus de pitié des pauvres bêtes, que si c'étoit en vérité des hommes. Eh bien, Marceline, avez-vous toujours envie de plaider contre moi ? pour ne s'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

L E D O C T E U R.

Qu'est-ce que c'est ?

F I G A R O.

Elle vous contera cela. (*En s'en allant il donne une tappe sur le ventre du Docteur.*) Adieu, Docteur.

S C E N E I V.

L E D O C T E U R , M A R C E L I N E.

L E D O C T E U R.

LE drôle est toujours le même.

M A R C E L I N E.

Vous voilà donc enfin, éternel Docteur, tou-

jours si grave & si compassé , qu'on auroit le temps de mourir vingt fois en attendant vos secours.

LE DOCTEUR.

Toujours amère & provoquante : Eh bien ! qui t'amène ici ? seroit-il arrivé au Comte quel-
qu'accident ? & la Rosine , sa perfide Comtesse , seroit-elle malade , Dieu merci ?

MARCELINE.

Le Comte la néglige.

LE DOCTEUR.

O ! digne époux qui me venge.

MARCELINE.

Au moins c'est ce que m'a dit Bazile.

LE DOCTEUR.

Cet autre fripon loge ici ! c'est une caverne ! & qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Eh bien ! Docteur , vous souvenez-vous du petit Emanuel , tendre fruit de notre amour ? vous souvenez-vous de vos promesses ? vous rappelez-vous vos sermens ?

LE DOCTEUR.

Est-ce pour écouter toutes ces fornettes-là , que vous m'avez , tout exprès , fait venir de Séville ?

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus : mais , puisque l'honneur ne vous porte pas à la justice de m'épouser , aidez - moi donc à en épouser un autre.

LE DOCTEUR.

Ah ! volontiers , volontiers , parlons

D E F I G A R O . 11

Mais quel est le mortel abandonné du ciel, & des femmes ?

M A R C E L I N E .

Eh ! qui pourroit-ce être , Docteur , sinon le gai , le beau , l'aimable Figaro ?

L E D O C T E U R .

Ce fripon-là ?

M A R C E L I N E .

Toujours gai , jamais fâché ; généreux , généreux

L E D O C T E U R .

Comme un voleur

M A R C E L I N E .

Comme un Seigneur.

L E D O C T E U R .

Et la Suzanne ?

M A R C E L I N E .

Elle ne l'aura pas , la rusée , si vous vouliez m'aider à faire valoir la promesse de mariage qu'il m'a faite.

L E D O C T E U R .

Mais son mariage est trop avancé.

M A R C E L I N E .

On en rompt par fois de plus avancés.

L E D O C T E U R .

Mais le moyen ?

M A R C E L I N E .

J'aurois bien un secret , mais

L E D O C T E U R .

Les femmes en ont-elles pour le médecin du corps ?

M A R C E L I N E .

Vous sçavez bien que je n'en ai pas pour vous. Toute femme est galante , mais timide : Elle eût plus avancé sans une voix intérieure qui lui dit :

LE MARIAGE

fois belle , si tu peux ; sage , si tu veux ; mais ; sur-tout , fois considérée , il le faut Puisqu'il faut donc que l'on soit au moins considérée , que toute femme en sent l'importance , il ne sera pas difficile de faire adopter ces principes à Suzanne , & lorsque Monsieur le Comte voudra la faire entrer dans les vues qu'il a sur elle , elle le refusera , & le Comte saisira avec empressement l'occasion que je lui donnerai de s'en venger , en me faisant épouser Figaro.

LE DOCTEUR.

Elle a raison , parbleu ; le tour seroit bon de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui me fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs

LE DOCTEUR.

Et qui m'a volé cent écus que j'ai toujours sur le cœur. Il seroit délicieux de me venger ainsi d'un scélérat.

MARCELINE.

De l'épouser , Docteur !

SCENE V.

SUZANNE , *apportant un ruban , & une robe de taffetas blanc* , LE DOCTEUR , MARCELINE.

SUZANNE.

L'ÉPOUSER ! l'épouser ! épouser , qui ? mon Figaro ?

MARCELINE.

Pourquoi pas , vous l'épousez bien ?

D E F I G A R O.

13

L E D O C T E U R.

Plaisant argument de femme en colere.

M A R C E L I N E.

Sans compter Monseigneur dont on ne parle pas.

S U Z A N N E.

Votre servante, Madame : il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

M A R C E L I N E.

Bien la vôtre, Madame : Où est donc l'amertume ? Il est bien juste qu'un loyal Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens.

S U Z A N N E.

Qu'il procure ! Heureusement que la jalousie de Madame est aussi connue, que ses droits sur Figaro sont légers.

M A R C E L I N E.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de Madame.

S U Z A N N E.

Ah ! cette façon, Madame, est celle des femmes sçavantes.

L E D O C T E U R, *voulant emmener Marceline.*

Adieu, la charmante fiancée de notre Figaro.

M A R C E L I N E.

Je salue l'humble servante des plaisirs de Monseigneur.

S U Z A N N E.

Et qui vous estime beaucoup, Madame.

M A R C E L I N E.

Madame, me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu ?

S U Z A N N E.

A cet égard, Madame n'a rien à désirer.

M A R C E L I N E.

C'est une si jolie personne, que Madame.

LE MARIAGE

S U Z A N N E.

Eh, mais! assez pour désoler, Madame!

M A R C E L I N E.

Et sur-tout bien respectable....

S U Z A N N E.

Mais c'est aux duegnes à l'être.

M A R C E L I N E, *furieuse.*

Aux duegnes! aux duegnes!

L E D O C T E U R.

Allons, Marceline, allons: (*Il la prend par le bras, & l'emmene.*)

M A R C E L I N E.

Adieu, Madame....

S U Z A N N E.

Adieu, Madame. (*Lorsque Marceline est à la porte, Suzanne continue.*) Allez, pédante: je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages.

S C E N E V I.

S U Z A N N E, *seule.*

V OYEZ un peu cette vieille sybille, parce qu'elle a fait quelqu'étude, & qu'elle a tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château.... Mais, je ne fais plus ce que je venois faire.

S C E N E V I I.

C H É R U B I N, S U Z A N N E.

C H E R U B I N.

A H! que je suis content de te trouver seule, Suzanne; il y a deux heures que je te cherche.

D E F I G A R O.

13

S U Z A N N E.

Pourquoi cela?

C H E R U B I N.

Tu te marie, & moi je pars.

S U Z A N N E.

Comment, tu pars?

C H E R U B I N.

Monseigneur me renvoie.

S U Z A N N E.

Vous avez fait quelque chose, Chérubin : comment se peut-il que le premier page de Monseigneur soit tombé dans sa disgrâce?

C H E R U B I N.

J'étois hier chez ta cousine Fanchette, à lui faire répéter son petit rôle d'innocente....

S U Z A N N E, *d'un air ironique.*

Son petit rôle d'innocente!

C H E R U B I N.

Lorsque Monseigneur est entré, il s'est mis dans une colere.... Sortez, dit-il, petit.... (Oh je n'ose pas répéter devant une femme le gros mot qu'il a dit.) Sortez, & que demain vous ne couchiez pas au château. Si ma belle marraine ne l'appaise pas, je suis perdu.

S U Z A N N E.

Et pourquoi ne t'adresse-tu pas, toi-même, à elle?

C H E R U B I N, *soupirant.*

Ah! Suzanne! Qu'elle est noble & belle, mais qu'elle est imposante!

S U Z A N N E.

Ah, c'est-à-dire que je ne le suis pas, & qu'on peut tout oser avec moi.

C H E R U B I N.

Tu sçais bien, friponne, que je n'ose pas oser. Que tu es heureuse, Suzanne, de voir tous les jours ma

belle marraine , de lui parler à chaque instant , de l'habiller le matin , de la déshabiller le soir , épingle à épingle. (*Voyant un ruban que Suzanne tient à la main*) Qu'est-ce que tu tiens donc-là ?

SUZANNE , *contrefaisant le ton passionné de Chérubin.*

C'est le ruban , le fortuné ruban , qui , pendant la nuit , ferre les cheveux de cette belle marraine.

C H E R U B I N .

Ah ! donne-le moi , mon cœur ?

S U Z A N N E .

Son cœur ! Mais voyez donc comme il est familier. (*Chérubin lui arrache le ruban & s'enfuit.*)

S U Z A N N E , *courant après lui.*

Voulez-vous bien me le rendre , petit voleur.

C H E R U B I N .

On m'arracheroit plutôt la vie. Suzanne , tiens , tu diras que tu l'as perdu : tu diras tout ce que tu voudras ; mais je ne le rendrai jamais.

S U Z A N N E .

Je prédis que dans trois ou quatre ans , vous ferez le plus grand petit vaurien....

C H E R U B I N .

Ah ! laisse-le moi , Suzon : je te donnerai ma romance , tu la chanteras à mabelle marraine , & quand je n'y serai plus , elle servira à te faire penser quelquefois à moi.

S U Z A N N E .

Taisez-vous , petit voleur , & rendez-moi mon ruban.

C H E R U B I N .

Tu ne m'écoutes pas , Suzanne. Ta cousine Fanchette m'écoute bien , mais toi.....

S U Z A N N E .

C'est bien dommage ... Ecoutez donc , Monsieur.

C H E R U B I N .

C H E R U B I N.

Tiens, Suzanne : depuis quelque temps j'éprouve à la vue d'une femme un sentiment ... Tout mon sein se souleve ; mon visage est en feu : le besoin que j'ai de dire à quelqu'un , je vous aime , est si pressant , que je le dis à chaque instant à ta maîtresse , à toi : je le dis tout seul , en me promenant , aux arbres , aux nuages , aux vents qui les emportent avec mes paroles : hier je rencontrai Marceline.....

SUZANNE, *faisant un geste de surprise.*

Marceline. . . .

C H E R U B I N.

Pourquoi non ? N'est-elle pas femme ? N'est-elle pas fille ? Une fille ! Une femme ! Que ces noms sont doux , qu'ils sont intéressans !

S U Z A N N E.

Allons , il devient fou ... Ah ça ! Me rendez-vous mon ruban ? (*Elle cherche à le lui arracher : mais elle manque son coup*).

C H E R U B I N.

Ah ! Ouitche. (*Il s'enfuit derrière le fauteuil*).

SUZANNE, *tourne autour du fauteuil , & court après Cherubin qui s'arrête enfin.*

Je le dirai à Monseigneur ; je lui dirai : renvoyez-le à ses parens ; renvoyez ce petit vaurien ; c'est un petit voleur qui se donne les airs d'aimer Madame , qui embrasse Fanchette , & qui m'en veut conter par-dessus le marché.

C H E R U B I N, *voyant venir le Comte.*

Ah ! Suzanne , je suis perdu. (*Il se cache derrière le fauteuil*).

S U Z A N N E.

Quelle frayeur ! (*Voyant venir le Comte , elle cache de son corps le Page qui est derrière le fauteuil en criant : Ah !*

B

SCÈNE VIII.

LE COMTE, SUZANNE, CHÉRUBIN, *derrière le fauteuil.*

LE COMTE, *se tournant vers la coulisse.*

JE rentre à l'instant. (*A Suzanne*). Qu'est-ce que tu as, Suzanne ? Ton petit cœur paroît bien ému ? Au reste, c'est bien pardonnable le jour d'une noce.

SUZANNE.

Monseigneur, allez-vous-en : si on vous trouvoit ici.

LE COMTE.

J'en ferois au désespoir, ma chère, mais je n'ai qu'un mot à te dire. (*Il s'assied dans le fauteuil*). Le Roi m'a nommé son Ambassadeur à Londres, & je donne un excellent poste à Figaro. Je l'emmennerai avec moi, & je le fais courrier d'ambassade. Tu suivras ton mari, sans doute ?

SUZANNE.

Le devoir d'une femme Ah ! si j'osois parler !

LE COMTE.

Eh bien ! parle, ma chère, parle ! use d'un droit que tu prends aujourd'hui pour la vie.

SUZANNE.

Je n'en veux pas, Monseigneur, je n'en veux pas... je ne sçais plus ce que je voulois dire.

LE COMTE.

Tu en étois... sur le devoir des femmes. Qu'en dis-tu ?

SUZANNE

Lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le

Docteur, en renonçant, par amour pour elle, au droit du Seigneur, ce droit honteux que vous avez aboli.....

LE COMTE.

Oui, & qui faisoit bien de la peine aux filles, n'est-ce pas, Suzon? ce droit charmant, si tu voulois en jaser ce soir au jardin avec moi sur la brune, je mettrois un tel prix à cette légère faveur!....

SCENE IX.

LE COMTE, SUZANNE, BAZILE,
CHERUBIN.

BAZILE, *dans la coulisse.*

MONSEIGNEUR n'est pas chez lui, vous dis-je.

LE COMTE.

Ciel! d'où vient cette voix!

BAZILE.

Il est chez Madame.

SUZANNE.

Ciel! c'est Bazile. Ah! Monseigneur, s'il vous trouvoit ici.

LE COMTE, *cherchant un endroit pour se cacher.*

J'en serois au désespoir. Quoi! pas un endroit pour se cacher. Ah! derriere ce fauteuil. (*Il s'avance vers le fauteuil. Suzanne se met entre lui & le Page, cache ce dernier, qui, à mesure que le Comte avance & que Suzanne recule, tourne du côté opposé à celui par où le Comte avance, & se cache tout entier dans le fauteuil, pendant que le Comte se cache derriere, Suzanne les couvre tous deux avec la lévite blanche qu'elle avoit apportée à la Scene cinquieme*).

B A Z I L E , *entrant sur le théâtre.*

Je croyois trouver Monseigneur ici, Mademoiselle.

S U Z A N N E.

Qui vous l'a dit ?

B A Z I L E.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

S U Z A N N E.

Il cherche donc l'homme, qui, après vous, lui veut le plus de mal.

LE COMTE , *à part derriere le fauteuil.*

Voyons un peu comme il me fert.

B A Z I L E.

Dire du bien d'une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

S U Z A N N E.

Non, dans vos affreux principes, Agent de corruption....

B A Z I L E.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé....

S U Z A N N E.

Des horreurs....

B A Z I L E.

Que vous demande-t-on, que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace, à la douce cérémonie, ce qu'on vous defend aujourd'hui, on vous le prescira demain.

S U Z A N N E.

Mais, allez-vous-en, vil Agent de corruption.

B A Z I L E.

Là, là, méchante, Dieu vous appaise.... Figaro n'est pas le seul obstacle qui nuise au dessein de Monseigneur : car le page....

S U Z A N N E .

Chérubin ?

B A Z I L E .

Oui : Chérubin, *di amor*.... car lorsque je vous ai quitté tantôt, il rôdoit autour d'ici. Dites que cela n'est pas vrai....

S U Z A N N E .

Mais, allez-vous-en, méchant homme.

B A Z I L E .

On est un méchant homme parce qu'on y voit clair, & la romance qu'il a faite, & dont il fait mystère ?...

S U Z A N N E .

Est pour, moi ?

B A Z I L E .

Oui : à moins qu'il ne l'ait composée pour Madame : en effet, quand il la sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux.... mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas : Monseigneur est brutal sur l'article.

S U Z A N N E .

Et vous, bien indigne d'inventer mille calomnies pour perdre un malheureux enfant déjà tombé dans la disgrâce de son maître.

B A Z I L E .

Est-ce que je l'invente ? Ce que j'en dis, moi, c'est que tout le monde en parle.

LE COMTE, *sortant furieux de derrière le fauteuil.*

Comment donc ? comment ? tout le monde en parle ?

B A Z I L E .

Ah ! Monseigneur, que je suis fâché !

LE COMTE .

Courez, Bazile, & qu'on le chasse.

S U Z A N N E , *prête à s'évanouir, chancelle*
Ah ! ah ! ah ! Mon Dieu !

L E C O M T E.

Elle se trouve mal : afféyons-là dans ce fauteuil :

(Ils s'appréntent à la porter dans le fauteuil, & la prennent dans leurs bras).

SUZANNE, effrayée & reprenant toutes ses forces, s'échappe de leur mains, & s'écrie.

Je ne veux pas m'asseoir... entrer comme cela ; quand je suis seule.... c'est.... indigne.

L E C O M T E.

Qu'as-tu à craindre, Suzanne : ne sommes-nous pas deux ?

B A Z I L E.

Ah ! que je suis fâché de m'être égayé sur le compte du petit Page, puisque vous l'entendiez : au fond, Monseigneur, ce que j'en disois ce n'étoit que pour sonder les dispositions de Suzanne.

L E C O M T E.

Cinquante pistoles, & un cheval : & qu'on le renvoie à ses parens.

B A Z I L E.

Ah ! Monseigneur, pour un pur badinage !...

L E C O M T E.

Hier, encore, je l'ai surpris chez la fille de mon jardinier.

B A Z I L E.

Avec Fanchette,

L E C O M T E.

Dans sa chambre.

S U Z A N N E.

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi.

L E C O M T E, à part.

J'aime assez sa repartie.

B A Z I L E.

Elle est d'un bon augure.

L E C O M T E, *haut.*

J'allois pour donner quelques ordres à ton oncle Antonio, mon ivrogne de Jardinier. Je frappe, l'on me fait long-temps attendre, enfin l'on ouvre : ta cousine a l'air empêtrée. Je prends quelque soupçon : je regarde, j'apperçois derrière la porte un manteau, un rideau, je ne sçais pas trop quoi, qui servoit à couvrir des hardes, j'approche : (*tout en disant cela le Comte approche vers le fauteuil, & leve la lévite qui servoit à couvrir le Page*). Je le leve, & j'apperçois... (*appercevant le Page*) Ah!... (*ils restent dans des attitudes qui marquent l'indignation, & la surprise du Comte; l'étonnement stupide de Bazile, & la frayeur de Suzanne: enfin le Comte rompant le silence.*) Cet tour-ci vaut l'autre.

B A Z I L E.

Encore mieux.

L E C O M T E, *à Suzanne.*

Fort bien, Mademoiselle ! A peine fiancée, vous faites de pareils apprêts : ainsi, lorsque vous vouliez me renvoyer, c'étoit pour entretenir mon Page ! (*à Chérubin.*) Et vous, Monsieur, qui ne changez pas de conduite, il ne vous manquoit plus que de vous adresser, sans respect pour votre Marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami... Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime, que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Etoit-il entré avec vous, Bazile ?

S U Z A N N E.

Il n'y a ici ni victime, ni tromperie, Monseigneur. Il étoit là (*montrant le fauteuil.*) quand vous êtes entré.

L E C O M T E.

Dans ce fauteuil ! Puisse-tu mentir en le disant. Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce mal.

Mais c'est une autre fourberie! Je m'y suis assis en entrant.

CHERUBIN, *toujours dans le fauteuil.*

Hélas, Monseigneur! j'étois tremblant derrière.

L E C O M T E.

Ruse d'enfer! je viens de m'y placer moi-même,

C H E R U B I N.

Pardon : mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

L E C O M T E.

Mais c'est une couleuvre que ce petit serpent-là... Eh bien! il a tout entendu.

C H E R U B I N.

Monseigneur, au contraire, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne rien entendre. (*La porte du fond s'entrouvre*).

B A Z I L E,

On vient, Monseigneur.

L E C O M T E, *arrachant le Page de dedans le fauteuil.*

Il resteroit-là devant tout l'univers.

S C E N E X.

L E C O M T E, B A Z I L E, C H É R U B I N,
S U Z A N N E, L A C O M T E S S E,
F I G A R O, F A N C H E T T E, *Troupe
de Paysans & de Paysannes qui portent le
Chapeau de la Fiancée.*

L A C O M T E S S E.

Vous le voyez, Monsieur le Comte, il me suppose un crédit que je n'ai pas. (*Montrant Figaro.*) Il venoit me prier de presser auprès de

vous son mariage avec Suzanne : leur empressement est naturel, & j'espère que vous leur accorderez cette grace en faveur de l'amour que vous aviez autrefois pour moi.

L E C O M T E.

Et que j'ai toujours, Madame, & c'est à ce seul titre que je l'accorde.

F I G A R O.

En ce cas, Monseigneur, permettez que je vous présente ce chapeau virginal orné de fleurs, de plumes blanches, symbole de la pureté de vos intentions. Daignez le placer vous même sur la tête de cette jeune créature, dont votre sagesse a préservé la vertu, & que je sois le premier à célébrer l'abolition du droit du Seigneur, auquel votre amour pour Madame vous a fait renoncer.

S U Z A N N E.

Monseigneur, ne refusez pas le juste tribut d'éloges qui vous est dû.

L E C O M T E, à part.

Oh ! la traîtresse.

F I G A R O.

Mais regardez-la donc, Monseigneur ! & voyez si jamais aussi jolie fiancée montra la grandeur de votre sacrifice.

S U Z A N N E.

Ne parlons pas de ma figure, mon ami, parlons plutôt de sa vertu.

L E C O M T E, à part.

Ma vertu... Elle se moque de moi. (*Haut*) L'abolition d'un droit honteux n'est pas un sacrifice, mais l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Seigneur Espagnol peut bien chercher à vaincre la beauté par ses soins : mais en exiger

les prémices comme une fervile redevance , ah !
c'est la tyrannie d'un vandale , & non le droit
avoué d'un noble Castillan.

F I G A R O , à Chérubin.

Eh bien ! espiegle , vous n'applaudissez pas ?

S U Z A N N E .

Monseigneur le renvoie.

F I G A R O .

Ah ! Monseigneur.

L A C O M T E S S E .

Monfieur le Comte , je demande fa grace.

L E C O M T E .

Madame , il n'en mérite pas.

L A C O M T E S S E .

Il est si jeune.

L E C O M T E .

Pas tant que vous le croyez.

C H E R U B I N .

Pardonner généreusement , n'est pas le droit
du Seigneur auquel vous avez renoncé.

L A C O M T E S S E , en montrant les Paysans.

Il n'a renoncé qu'à celui qui les affligeoit tous.

S U Z A N N E .

Si Monseigneur avoit aboli ce droit , ce feroit
le premier qu'il voudroit rétablir.

F I G A R O .

Mes amis , unissez-vous à moi.

T O U S E N S E M B L E .

Monseigneur.

C H E R U B I N .

Si j'ai pu être léger dans ma conduite , jamais
la moindre indiscretion dans mes paroles. . . .

F I G A R O , d'un air inquiet.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LE COMTE.

C'est assez, je lui pardonne.

T O U S E N S E M B L E.

Vivat!

LE COMTE.

J'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

T O U S E N S E M B L E.

Vivat!

LE COMTE.

Mais à condition qu'il partira sur le champ pour rejoindre en Catalogne.

F I G A R O.

Comment, Monseigneur, il n'assistera pas à ma noce?

LE COMTE.

Je le veux.... Allons, Monsieur, remerciez votre marraine, & demandez-lui sa protection. (*Suzanne amene Chérubin qui met un genou en terre devant la Comtesse*).

LA COMTESSE, *d'une voix qui s'altère par degrés.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement jusqu'à demain, partez, jeune homme; une nouvelle carrière vous attend; parcourez-là avec honneur; foyez brave, honnête, soumis: n'oubliez jamais les bontés de votre bienfaiteur; souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a été élevée: conduisez-vous bien, & nous prendrons toujours part à vos succès.

LE COMTE.

Madame, vous êtes bien émue!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas, Monsieur; il est allié de ma famille, & de plus mon filleul: je ne puis voir sans crainte cet enfant si jeune, lancé dans une carrière aussi dangereuse.

L E C O M T E , à Chérubin.

Embrassez Suzanne pour la dernière fois.

FIGARO , se mettant entre Suzanne , & Chérubin
qui s'approche pour l'embrasser.

Pourquoi donc , Monseigneur ? Il viendra ici passer ses quartiers d'hiver. Embrasse-moi , Capitaine ; (*il embrasse Chérubin.*) Allons , mon petit Chérubin , tu vas mener un train de vie bien différent : mon enfant , tu ne roderas plus toute la journée au quartier des femmes : plus d'échaudées , plus de goûtés à la crème , plus de mains chaudes , plus de colin-maillard. Bon soldat , morbleu ; teint basané , mal vêtu , mal nourri , un bon fusil bien lourd : tourne à droite , tourne à gauche ; en avant : marche à la gloire , & ne va pas broncher en chemin , à moins qu'un bon coup de feu... S U Z A N N E .

Fi donc , l'horreur !

L A C O M T E S S E .

Quel vilain pronostic !

F I G A R O .

Allons , Monseigneur : tout est prêt pour la cérémonie : elle ne dépend plus que de vous.

L E C O M T E , à part.

Je suis pris. (*Haut*) J'y consens : mais j'ai besoin d'un peu de repos , & pour que la fête ait plus d'éclat , je voudrais qu'elle fut remise à tantôt... A propos , où est donc Marceline ? Est-ce qu'elle n'est pas des vôtres ? (*A part*) Elle ne vient pas. F I G A R O .

Je ne sçais pas , Monseigneur : elle en fera si elle veut ; mais cela ne fait rien à mes noces : elles n'en feront pas moins gaies.

L E C O M T E , à part.

Elle les troublera , je t'en réponds.

F A N C H E T T E .

Vous demandez Marceline, Monseigneur, je l'ai rencontrée dans le parc sur le chemin qui conduit à la ferme, Monsieur le Docteur lui donnoit le bras

L E C O M T E .

Le Docteur est ici ?

F A N C H E T T E .

Oh ! elle avoit l'air en colere, elle faisoit de grands gestes, elle faisoit comme ça avec de grands bras : Monsieur le Docteur lui faisoit comme ça de la main pour l'appaiser, elle nommoit mon cousin Figaro

L E C O M T E .

Cousin cousin futur ; & quand reviendra-t'elle ?

B A Z I L E .

Elle reviendra quand il plaira à Dieu.

F I G A R O .

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais.

F A N C H E T T E , *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné de tantôt ?

LE COMTE, *lui prenant le menton, dit à demi-voix, comme pour lui dire, ne dis rien.*

Bon jour, bon jour, petite Allons : à tantôt ; j'ai besoin de repos. Je me retire pour un moment. (*A Bazile*) Bazile, vous passerez chez moi. (*Bazile fait une révérence*).

Le Comte donne la main à la Comtesse : tous sortent, excepté Chérubin & Bazile que Figaro retient.



SCÈNE XI.

BAZILE , FIGARO , CHÉRUBIN.

FIGARO.

AH ! ça, vous autres, la cérémonie adoptée, mon mariage en est la suite. Prenons bien garde à nous : ne ressemblons pas à ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que quand la critique est la plus éveillée. Sçachons bien nos rôles : nous n'avons pas de lendemain qui nous excuse, nous.

BAZILE.

Mon rôle est plus difficile que tu ne penses.

FIGARO, *tournant le bras comme quelqu'un qui donneroit des coups de bâton.*

Aussi, tu es loin de sçavoir tout le succès qu'il te vaudra. CHERUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Bon ! va, n'ais pas l'air d'avoir de l'humeur en partant, & que l'on te voie à cheval : prends gaiement le manteau de voyage, un temps de galop jusqu'à la grille ; reviens à pied par les derrières ; ne te montres pas à Monseigneur, & je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Et Fanchette qui ne sçait pas son rôle !

BAZILE.

Eh ! que diable lui apprenez-vous donc depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Donne-lui la journée d'aujourd'hui : tu n'as rien à faire.

BAZILE.

Jeune homme, prenez garde : elle n'étudie pas

avec vous ; le pere n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée. Chérubin, Chérubin, vous lui causerez des chagrins : Tant va la cruche à l'eau. . . .

F I G A R O .

Voilà mon imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien , pédant ! que dit la sagesse des nations ? tant va la cruche à l'eau qu'à la fin. . . .

B A Z I L E .

Elle s'emplit. . . .

F I G A R O .

Pas si bête , pas si bête. (*Ils sortent*).

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

La Scene représente la chambre à coucher de la Comtesse dans laquelle donne, à droite, la porte de la chambre de Suzanne, & au fond du théâtre est le lit de la Comtesse: à la droite du lit est une fenêtre qui donne sur le potager, au bas de laquelle est un fossé de vingt-deux pieds de profondeur: à gauche du lit est la porte qui communique dans l'appartement des femmes de la Comtesse. Sur la gauche du Théâtre, vis-à-vis le cabinet qui sert à Suzanne de chambre à coucher, est la porte d'entrée de la chambre de la Comtesse; on voit, sur la droite, un fauteuil & un tabouret sur lequel est une guitare: vis-à-vis, à la gauche du Théâtre, est un autre fauteuil; il y a une chaise à côté de la fenêtre qui donne sur le potager, & un banc le long de la fenêtre.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

FERME la porte, Suzon. (*Elle ferme la porte, & la Comtesse s'assied.*) Suzanne, conte-moi tout, dans le plus grand détail. Le Comte vouloit donc te séduire?

SUZANNE.

Non, Madame, Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante: il vouloit m'acheter à beaux deniers comptans.

LA

L A C O M T E S S E.

Et le petit Page étoit présent ?

S U Z A N N E.

Non, Madame; il étoit caché derrière le fauteuil : il étoit venu me dire de vous prier d'intercéder pour lui auprès de Monsieur le Comte qui le renvoyoit.

L A C O M T E S S E.

Mais que ne s'est-il d'abord adressé à moi ? est-ce que je l'aurois refusé ?

S U Z A N N E.

C'est ce que je lui ai dit : sçavez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Ah ! Suzanne, qu'elle est noble & belle ! » mais qu'elle est imposante !

L A C O M T E S S E.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ?

S U Z A N N E.

Et puis, il m'a pris votre ruban. . . .

L A C O M T E S S E, *riant forcément.*

Mon ruban ! Ah, quelle enfance !

S U Z A N N E.

Il s'est jetté dessus avec une rapidité ! . . . j'ai eu beau courir après lui, le menaçant de Monsieur le Comte & de vous, c'étoit un lion, c'étoit un . . . non : vous ne l'aurez plus qu'avec ma vie, disoit-il, en forçant sa petite voix grêle, & parce que ce petit morveux-là n'oseroit seulement baiser le bas de votre robe, il veut toujours m'embrasser par contre-coup.

L A C O M T E S S E, *se levant.*

Laiçons, laissons ces folies-là . . . ouvrez la fenêtre, Suzon, il fait une chaleur . . .

SUZON *ouvre la fenêtre qui donne sur le potager.*

C'est que Madame parle & marche avec feu.

L A C O M T E S S E.

Figaro se fait bien attendre.

S U Z A N N E.

Il viendra fitôt qu'on fera parti pour la chasse.
(Regardant par la fenêtre) Tenez, tenez, Madame,
 voilà Monseigneur qui traverse le potager, & puis
 un, deux, trois, quatre écuyers.

L A C O M T E S S E.

Tant mieux, nous aurons du temps pour tout.
*(On frappe à la porte : Suzanne court ouvrir en
 chantant).*

S U Z A N N E.



Ah! c'est mon Fi-ga-ro. &c.

S C E N E I I.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

S U Z A N N E.

MA D A M E s'impatiente, mon ami.

F I G A R O.

Et toi aussi. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère!

L A C O M T E S S E.

Eh bien, Figaro! conçois-tu Monsieur le Comte?

F I G A R O.

Comment, si je le conçois? Il trouve une jolie
 fiancée, il veut en faire sa maîtresse; qu'y a-t-il là
 d'extraordinaire?

L A C O M T E S S E.

Tu ris, Figaro?

F I G A R O.

Et pour parvenir à ses fins, il m'a nommé courrier

de dépêches, & Suzon conseillère d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

S U Z A N N E.

Finiras-tu ce badinage ?

F I G A R O.

Et parce que Suzanne ne veut pas accepter le diplôme, il veut s'en venger en me faisant épouser Marceline : rien de plus naturel.

L A C O M T E S S E.

Comment ! traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur.

F I G A R O.

Tout cela ne m'inquiète guère. Je veux le faire tomber dans son propre piège, & pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérions d'abord l'ardeur de Monsieur le Comte sur nos possessions, en l'inquiétant sur les fiennes.

L A C O M T E S S E.

C'est bien dit : mais comment ?

F I G A R O.

C'est déjà fait, Madame. Un faux avis donné sur vous....

L A C O M T E S S E.

Y pensez-vous, Figaro ?

F I G A R O.

Oui, Madame ; tenez, pour tempérer l'ardeur des gens du caractère de Monsieur le Comte, il faut leur fouetter le sang, & c'est ce que les femmes entendent si bien. Après cela on les mène où l'on veut par le nez.... Dans le Guadalquivir.

L A C O M T E S S E.

Mais, Figaro, avez-vous perdu la tête de jeter ainsi des soupçons sur ma conduite ?

F I G A R O.

Madame, il y a très-peu de femmes avec qui je l'eusse osé, de peur de rencontrer juste.

L A C O M T E S S E.

Vous verrez qu'il faudra encore que je le remercie.

F I G A R O.

Mais n'est-il pas charmant de lui tailler ainsi tous ses morceaux pour la journée, & de lui faire passer, à surveiller sa femme, le temps qu'il destinoit à passer avec la mienne? (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! Voyez, voyez, voilà Monsieur le Comte qui force un lievre qui n'en peut-mais.

L A C O M T E S S E, à *Suzanne.*

La tête lui tourne.

F I G A R O.

C'est à lui qu'elle doit tourner. Courra-t-il après celui-ci? surveillera-t-il celui-là?

L A C O M T E S S E.

Eh bien! où tout cela menera-t-il?

F I G A R O.

Le voici: (*A Suzanne.*) Tu lui donneras un rendez-vous pour ce soir.

S U Z A N N E.

Moi! un rendez-vous?

F I G A R O.

Oh! Madame, quand on n'est bonne à rien, & que l'on n'ose rien, on n'avance rien. Voilà mon mot à moi.

S U Z A N N E.

Eh bien! après?

F I G A R O.

Alors tu enverras Chérubin à ta place.

S U Z A N N E.

Mais il est parti.

F I G A R O, avec *chaleur.*

Non pas pour moi. Ah ça, me laissera-t-on faire?

S U Z A N N E

Ah! Madame, on peut s'en fier à lui pour conduire une intrigue.

F I G A R O.

Une, deux, trois intrigues à la fois, bien embrouillées, qui se croisent... J'étois né pour être courtisan.

S U Z A N N E.

On dit que c'est si difficile.

F I G A R O.

Difficile! Sçavoir prendre, recevoir & demander, voilà le secret en trois mots. Allons, pour ne pas perdre de temps, je fors & je vous envoie Chérubin pour l'habiller, le coëffer, & puis, saute Monseigneur.

S C E N E I I I.

S U Z A N N E , L A C O M T E S S E.

LA COMTESSE, *se regardant dans un miroir de poche.*

SUZANNE, comme je suis faite! ce jeune homme qui va venir.

S U Z A N N E.

Madame ne veut pas qu'il en réchappe.

L A C O M T E S S E.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre!

SUZANNE, *relevant une boucle de la Comtesse.*

Tenez, Madame, avec cette boucle vous le gronderez bien mieux. Faisons-lui chanter sa romance.

S C E N E I V.

L A C O M T E S S E , S U Z A N N E , C H E R U B I N.

SUZANNE, *allant au-devant de Chérubin qui entre.*

ENTREZ, Monsieur l'Officier.

C H E R U B I N.

Que ce nom m'afflige, Madame! Il m'apprend

qu'il faut quitter des lieux si chéris, & une Marraine si bonne.... S U Z A N N E.

Et si belle.

C H E R U B I N , *avec un long gémissement.*

Ah! oui....

S U Z A N N E , *le contrefaisant.*

Ah! oui.... Mais voyez-le donc, avec ses longues paupières hypocrites?... Madame, il faut lui faire chanter sa romance. (*Elle la lui donne.*) Approchez bel oiseau bleu.

L A C O M T E S S E.

Dit-on de qui elle est?

S U Z A N N E.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied sur les joues?...

C H E R U B I N.

Madame, je suis si tremblant.

S U Z A N N E.

Gnian, gnian, gnian, gnian, approchez, modeste Auteur, puisqu'on vous l'ordonne. Madame, je vais l'accompagner.

L A C O M T E S S E , *à Suzanne*

Prends ma guitarre.

S U Z A N N E E T C H E R U B I N.

Pendant la romance la Comtesse fait une scène muette en la lisant & jettant de temps en temps les yeux sur Chérubin, qui tantôt la regarde, tantôt chante les yeux baissés; Suzanne les regarde tous deux & chante en riant de temps en temps.

ROMANCE : (*Sur l'air de Malborough.*)

Auprès d'une fontaine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

Pensant à ma marraine,

Sentis mes pleurs couler,

Sentis mes pleurs couler. *bis.*

Je gravai sur un chêne,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

Sa lettre dans la mienne ;

Le Roi vient à passer.

Le Roi vient à passer,

Ses Barons, son Clergé :

Beau Page, dit la Reine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

Beau Page, dit la Reine,

Qu'avez-vous à pleurer ?

Qu'avez-vous à pleurer ? *bis.*

J'avois une marraine,

Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

J'avois une marraine

Que toujours j'adorai.

LA COMTESSE, *pliant la chanson.*

C'est assez ; elle est bien faite, il y a du sentiment.

SUZANNE, *en persifflant.*

Ah ! pour du sentiment, c'est un jeune homme...
(*Chérubin tire Suzanne par sa robe pour l'empêcher de parler. Suzanne bas à Chérubin.*) Ah ! je dirai tout, vaurien, (*haut*) Ah ça, Monsieur l'Officier, pour égayer la journée, il s'agit de voir si une de mes robes vous ira bien.

LA COMTESSE.

Y penfes-tu, Suzanne ?

SUZANNE *s'approche de Chérubin, & se mesure avec lui.*

Il est de ma taille : commençons par ôter le manteau. (*Elle l'ôte.*)

LA COMTESSE.

Mais si on nous surprenoit ?

SUZANNE.

Eh bien ! est-ce que nous faisons du mal, donc ?
Ah ! mais, je vais fermer la porte. . . . (*Elle ferme la porte.*) C'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Dans mon cabinet, sur ma toilette, prends ma baigneuse à moi. (*Suzanne sort pour aller chercher le bonnet ; elle revient, s'assied sur le tabouret & fait mettre Chérubin à genoux, elle le coiffe en femme.*)

SUZANNE.

Mais, voyez donc, comme il est joli en fille : je suis jalouse, moi. Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça ?

LA COMTESSE.

Dégage un peu son collet, qu'il ait l'air un peu plus féminin. (*Suzanne lui dégage son collet pour lui découvrir le cou*), relevons un peu ses manches, afin que les amadis prennent mieux. . . . (*En relevant les manches de la veste, elle aperçoit son ruban roulé autour du poignet de Chérubin*). Qu'est-ce que je vois donc là ? mon ruban,

SUZANNE.

Ah ! je suis bien-aise que Madame s'en aperçoive, aussi bien je lui avois dit que je vous le dirois : je lui aurois bien repris, si Monseigneur n'étoit pas venu ; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE, déroulant le ruban.

Il y a du sang.

CHÉRUBIN,

Ce matin comptant partir, j'arrangeois la gourmette de mon cheval, il a donné de la tête, & la boffette m'a effleuré le bras.

L A C O M T E S S E .

On n'a jamais vu mettre un ruban autour de son bras dans une pareille occasion.

S U Z A N N E .

Et sur-tout un ruban volé... Voyons donc un peu ce que la gourmète , la courbette , la corvette. Je n'entends rien à tous ces termes-là. (*Elle lui regarde le bras*). Comme il a le bras blanc : c'est comme une femme : tenez , Madame , il est plus blanc que le mien.

L A C O M T E S S E .

Occupez - vous plutôt à m'avoir du taffetas gommé. (*Suzanne sort en poussant Chérubin par les épaules , & en le faisant tomber sur les mains. Chérubin & la Comtesse restent long-temps à se regarder l'un après l'autre sans se rien dire. La Comtesse , rompant enfin le silence*) : Enfin , voilà où vous ont mis vos étourderies. Ne reparaissez pas de la journée aux yeux de Monsieur le Comte. Nous lui dirons que le temps d'expédier votre brevet....

C H E R U B I N .

Cela est déjà fait , Madame : le voilà , Bazile me l'a remis. (*Il tire son brevet de sa poche , & le lui donne*).

L A C O M T E S S E .

Déjà. On a craint d'y perdre un moment. (*Elle l'ouvre*). Ils se sont tant pressés , qu'ils ont oublié d'y faire mettre le cachet.

S U S A N N E , *rentrant avec du taffetas gommé.*

Le cachet ! à quoi ?

L A C O M T E S S E .

A son brevet.

S U Z A N N E .

Déjà.



LA COMTESSE.

C'est ce que je disois.

SUZANNE.

Et la ligature ?

LA COMTESSE.

En allant chercher des hardes , prends le ruban
d'un de tes bonnets.

SCENE V.

LA COMTESSE, CHÉRUBIN.

LA COMTESSE.

COMME ce ruban étoit celui dont la couleur
m'agréoit le plus , je vous avoue que j'étois fort
en colere que vous l'euffiez pris.

CHÉRUBIN.

Celui-là m'eût guéri bien plutôt.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ?

CHÉRUBIN.

Quand un ruban a ferré la tête , touché la peau
d'une personne. . . .

LA COMTESSE.

Etrangere , il a la vertu de guérir les blessures :
j'ignorois cette propriété-là. J'en veux faire l'essai ,
& à la premiere blessure d'une de mes
femmes. . . .

CHÉRUBIN.

Et moi , je pars.

LA COMTESSE.

Non , pour toujours. (*Chérubin pleure*). Allons :
le voilà qui pleure à présent ; c'est ce Figaro avec
son pronostic.

C H E R U B I N.

Je voudrois toucher au terme qu'il m'a prédit.
(*On entend frapper à la porte*).

L A C O M T E S S E.

Qui frappe ainsi chez moi ?

L E C O M T E, *en dehors.*

Ouvrez ?

L A C O M T E S S E.

Ciel ! c'est mon époux. Où vous cacher ?

L E C O M T E, *en dehors.*

Mais, Madame, ouvrez donc ?

L A C O M T E S S E.

C'est que je suis seule.

L E C O M T E, *en dehors.*

Mais vous parlez avec quelqu'un.

L A C O M T E S S E.

Mais avec vous apparemment. (*A Chérubin*)
Cachez-vous vite dans ce cabinet.

C H E R U B I N.

Après l'aventure de ce matin, il me tueroit s'il me trouvoit ici. (*Il court dans le cabinet à droite qui sert de chambre à Suzanne ; la Comtesse l'enferme, prend la clef & va ouvrir au Comte*).

S C E N E V I.

L E C O M T E, L A C O M T E S S E.

L E C O M T E.

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer, Madame.

L A C O M T E S S E.

Je chiffonnois avec Suzanne : elle est passée.....
(*Montrant la chambre des femmes*).

L E C O M T E.

Vous paroissez bien émue, Madame ?

L A C O M T E S S E.

Non, Monsieur, point du tout, je vous assure. Nous parlions de vous : elle est passée comme je vous le disois.

L E C O M T E.

Je suis ramené par l'inquiétude : il faut avouer, Madame, que vous, ou moi, sommes entourés de gens bien méchants ! en montant à cheval l'on m'a remis un billet par lequel on m'apprend qu'un particulier, que je crois bien loin, doit vous entretenir ce soir.

L A C O M T E S S E.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici : car mon dessein est de ne pas quitter la chambre de la journée. (*On entend quelque chose tomber dans le cabinet où est Chérubin*).

L E C O M T E.

Madame, on vient de laisser tomber un meuble.

L A C O M T E S S E.

Je n'ai rien entendu, Monsieur.

L E C O M T E.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée... mais il y a quelqu'un dans ce cabinet ?

L A C O M T E S S E.

Qui voulez-vous, Monsieur, qu'il y ait ?

L E C O M T E.

Madame, c'est moi qui vous le demande ? j'arrive.

L A C O M T E S S E.

C'est Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE, *montrant l'appartement des femmes.*

Mais, Madame, vous m'aviez dit qu'elle étoit là-dedans.

LA COMTESSE.

Là, ou là; je ne sçais.

LE COMTE.

Eh! bien, Madame, il faut que je la voie :
fortez, Suzanne.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, elle est à moitié nue : elle
essaye des habits que je lui donne pour ses noces.
(Pendant ce temps-là, Suzanne qui étoit dans la
chambre pour prendre un ruban, appercevant le Comte,
écoute un moment).

LE COMTE

Vêtue, ou non, je la verrai.

LA COMTESSE.

Par-tout ailleurs je ne peux l'empêcher : mais
chez moi

LE COMTE.

Madame, vous direz tout ce que vous voudrez;
mais je veux la voir.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, Monsieur, que vous aimez
beaucoup à la voir : mais

LE COMTE.

Eh bien, Madame ! si elle ne peut pas sortir ,
au moins peut-elle parler. (*Se tournant du côté
du cabinet*). Suzanne, êtes-vous dans ce cabinet ?
répondez, je vous l'ordonne.

LA COMTESSE.

Ne répondez pas, Suzanne, je vous le défends ;
mais, Monsieur, on n'a jamais vu une pareille
tyrannie. En vérité, voilà bien les soupçons les
plus mal fondés. (*Suzanne s'enfuit, & se
cache derrière le lit de la Comtesse sans être vue ni
du Comte, ni de la Comtesse*).

LE COMTE.

Ils en font plus aisés à détruire. Vous demander la clef, ce seroit, je le vois, chose inutile; mais il y a moyen de jeter en dedans cette légère porte. Hola! quelqu'un?

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur le Comte, sur un pareil soupçon, vous allez vous rendre la fable du château.

LE COMTE

Vous avez raison, & j'y suffirai bien moi-même.... je vais chercher un instrument.

LA COMTESSE.

Encore si c'étoit l'amour qui vous inspirât cette jalousie, je vous le pardonnerois en faveur du motif; mais à la seule vanité.

LE COMTE.

Amour, ou vanité, Madame, je sçaurai qui est dans ce cabinet.... mais afin que tout reste dans le même état, & que vous soyiez pleinement justifiée, permettez que je ferme la porte de l'appartement qui conduit chez vos femmes? vous, Madame, vous aurez la bonté de me suivre sans murmure, & sans bruit.... (*Il lui donne la main & l'emmené.*) Quant à la Suzanne du cabinet, elle aura la bonté de m'attendre, & le moins qui puisse lui arriver....

LA COMTESSE, *sortant avec le Comte.*

Mais, Monsieur, en vérité....



S C E N E V I I .

S U Z A N N E , C H É R U B I N .

SUZANNE, *sortant de derrière le lit de la Comtesse ;
court au cabinet.*

C H É R U B I N ? ouvrez vite , c'est Suzanne. (*Chérubin ouvre & sort du cabinet.*) Sauvez-vous : vous n'avez pas un moment à perdre.

C H É R U B I N .

Où me sauver ?

S U Z A N N E .

Je n'en sçais rien : mais sauvez-vous toujours.

C H É R U B I N , *courant à la fenêtre, & revenant.*

Cette fenêtre n'est pas bien haute.

S U Z A N N E , *effrayée le retenant.*

Il va se tuer.

C H É R U B I N .

Suzon , plutôt que d'exposer Madame la Comtesse , je sauterois dans un abyme. (*Il embrasse Suzon, court à la fenêtre, & saute dans le potager.*)

S U Z A N N E .

Ah ! (*Elle tombe évanouie dans le fauteuil : ensuite reprenant ses sens peu à peu , elle se leve , & voyant Chérubin courir dans le potager , elle revient , respirant à peine , sur le bord de la scene.*) Il est déjà bien loin le petit garnement est aussi lesté que joli . . . si celui-là manque de femmes . . . (*Elle court au cabinet*) A présent , Monsieur le Comte , frappez tant qu'il vous plaira , brisez les portes , au diantre qui vous répondra. (*Elle entre dans le cabinet , & ferme la porte sur elle*).

SCENE VIII.

LE COMTE , LA COMTESSE.

LE COMTE, *mettant sur un fauteuil une hache qu'il avoit apportée pour enfoncer la porte.*

MADAME, *réfléchissez-y bien avant de m'exposer à briser cette porte.*

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, de grace.

LE COMTE *se met en devoir d'enfoncer la porte.*
Je n'entends rien.

LA COMTESSE, *se jettant à ses genoux.*

Eh bien ! j'ouvrirai, je vous donnerai la clef.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE.

Du moins ce n'est personne qui puisse vous donner de l'ombrage.

LE COMTE.

C'est un homme, je le tuerai indigne épouse ! vous vouliez garder la chambre, vous la garderez long-temps, je vous assure. Voilà donc les billets expliqués & mes soupçons éclaircis !

LA COMTESSE.

Daignez m'écouter un moment.

LE COMTE.

Qui donc est dans ce cabinet ?

LA COMTESSE.

Votre Page.

LE COMTE.

Chérubin, ce petit scélérat ? qu'il ne paroisse

paroisse pas à mes yeux. Je ne m'étonne plus si vous étiez si émue tantôt.

L A C O M T E S S E.

• Nous disposions une plaisanterie bien innocente, en vérité.

LE COMTE, *lui arrache la clef, & va au cabinet : la Comtesse se jette à ses pieds.*

L A C O M T E S S E.

De grace, Monsieur, épargnez cet enfant, & que le désordre où vous l'allez trouver.

L E C O M T E.

Comment, Madame, que voulez-vous dire, quel désordre ?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur, prêt à changer d'habit, tout décolleté, les bras nus.

LE COMTE, *court au cabinet, & la Comtesse se laisse aller dans un fauteuil, en détournant la tête. Sortez donc, petit malheureux.*

S C E N E I X.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

LE COMTE, *voyant sortir Suzanne du cabinet.*

EH ! c'est Suzanne. (*A part*) Ah ! quelle école.

S U Z A N N E.

Je le tuerai, je le tuerai. Eh bien ! tuez donc ce méchant Page ?

LE COMTE, *à la Comtesse, qui appercevant Suzanne, reste dans la plus grande surprise.*

Et vous aussi, Madame, vous jouez l'étonnement.

D

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi non , Monsieur ?

LE COMTE.

Mais, peut-être n'est-elle pas seule dans ce cabinet : voyons. (*Il entre dans le cabinet*).

SUZANNE, *courant à la Comtesse.*

Madame, il est bien loin, il est sauté par cette fenêtre, aussi léger que les vents.

LA COMTESSE.

Suzanne ! je suis morte.

LE COMTE, (*à part*) *venant du cabinet.*

Il n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. (*A la Comtesse.*) Madame, vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE.

Et moi donc, Monsieur ?

LE COMTE.

Et vous aussi, Mademoiselle....

LA COMTESSE.

N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que Chérubin ? en général, vous aimez assez à la rencontrer.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser briser les portes, appeler les gens....

LE COMTE.

Oui, tu as raison ; c'est à moi de m'humilier. En vérité, je suis d'une confusion ! mais pourquoi ne répondois-tu pas, cruelle fille, lorsque je t'appellois ?

SUZANNE.

Je m'habillois de mon mieux à grand renfort d'épingles, & Madame qui me le défendoit, avoit bien ses raisons.

LE COMTE.

Au lieu de chercher à aggraver mes torts, aide-moi plutôt à obtenir mon pardon.

LA COMTESSE.

Suis-je donc unie à vous pour être éternellement dévouée à la jalousie & à l'abandon, que vous seul sçavez concilier!... je vais me retirer aux Ursulines, &....

LE COMTE.

Mais, Rosine.

LA COMTESSE.

Je ne le suis plus cette Rosine que vous avez tant aimée: je suis la pauvre Comtesse Almaviva, épouse délaissée du plus jaloux époux.

LE COMTE.

Mais en vérité, cet homme, cette lettre m'avoient tourné le sang.

LA COMTESSE.

Je n'y avois pas consenti.

LE COMTE.

Quoi! Madame, vous sçaviez?...

LA COMTESSE.

Et c'est cet étourdi de Figaro, qui, sans ma participation....

LE COMTE.

Il en étoit.... & Bazile qui m'a dit la tenir d'un payfan. Perfide chanteur! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous n'accordez pas aux autres.... si je l'accordois, ce ne feroit qu'à condition que l'amnistie seroit générale.

LE COMTE.

Eh bien! Madame, à la bonne heure, j'y consens.... mais je suis encore à concevoir comment votre sexe sçait prendre si vîte & si juste, l'air & le ton des circonstances: vous étiez si troublée: Eh

bien ! tenez , Madame , ... en vérité vous l'êtes encore

L A C O M T E S S E .

Les hommes font-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête , injustement soupçonnée , de la confusion du crime .

L E C O M T E .

Nous autres hommes , nous croyons valoir quelque chose en politique , nous ne sommes que des enfans ; c'est vous , c'est vous , Madame , que le Roi devoit nommer Ambassadeur à Londres . . . oubliez , Madame , oubliez cette aventure ; elle est si humiliante pour moi .

L A C O M T E S S E .

Elle l'est pour nous deux , Monsieur .

L E C O M T E .

Daignez donc répéter que vous me pardonnez .

L A C O M T E S S E .

Est-ce que je lui ai dit Suzon ?

S U Z A N N E .

Je ne m'en ressouviens pas .

L E C O M T E .

Eh bien ! que ce mot vous échappe ?

L A C O M T E S S E .

Le méritez-vous , ingrat !

L E C O M T E .

Oui , Madame , en vérité , par moi repentir .

L A C O M T E S S E , *lui donnant la main* .

Que je suis foible ! quel exemple je te donne , Suzanne ! on ne croira plus à la colere des femmes .

S U Z A N N E .

Laissez - nous prisonnières sur parole , & vous verrez si nous sommes gens d'honneur .

S C E N E X.

LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

ON m'a dit que Madame étoit incommodée.

LE COMTE.

Ah ! quelle attention.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Ah ça, Monseigneur, pour quelle heure ordonnez-vous la fête ?

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château ?

FIGARO.

Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Mais l'homme du billet qui doit venir.

FIGARO.

Quel homme, & quel billet ?

SUZANNE.

Tu épuises en vain ton imagination. Il n'est plus temps de diffimuler.

FIGARO.

Il n'est plus temps... de diffimuler.

SUZANNE.

Non : nous avons tout dit.

FIGARO.

Vous avez tout dit ! dit quoi ? Ah ça on me traite ici comme un Bazile.

LA COMTESSE.

Figaro, le badinage est consommé.

FIGARO.

Le badinage... est... consommé ?

LE COMTE.

Eh, oui, oui, oui consommé. Eh bien qu'en dis-tu ?

FIGARO.

Je dis... je dis que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage.

LE COMTE.

Quand on ne me l'auroit pas dit, ta physionomie me dit assez que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

LE COMTE.

Eh bien ! l'avoueras-tu enfin ?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez, il faut bien que je le veuille aussi : mais en vérité, Monseigneur, à votre place je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous difons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence, à la fin cela m'irrite.

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger, c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

As-tu vu Chérubin ?

FIGARO.

Encore tout froissé.

SUZANNE, *haut.*

Oh ! péçayere.

LE COMTE.

Allons, Comtesse, sortons.

S C E N E X I.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE,
FIGARO & ANTONIO.

ANTONIO, *portant sous le bras un pot de giroflée dont
les fleurs sont écrasées.*

ÇA, Monseigneur, faites donc griller les fenêtres
qui donnent sur mes couches, on y jette toutes
sortes de choses : encore tout-à-l'heure il vient d'y
tomber un homme.

LE COMTE.

Un homme. . . . & quel est-il ?

ANTONIO.

C'est tout ce que je dis : il faut me le trouver
d'abord.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro, alerte.

ANTONIO.

Je suis votre domestique ; c'est moi qui suis
chargé du soin de votre jardin ; il y tombe un
homme, & vous sentez bien que ma réputation
en est effleurée. Voyez comme mes giroflées sont
arrangées.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous vous trompez ; c'est un petit reste d'hier
au soir. Comme on fait des jugemens
ténébreux.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Si je ne buvais pas, je deviendrais enrageais.

D iv

LE COMTE, à Antonio.

Me répondras-tu, ou je te chasse !

ANTONIO, mettant le doigt sur son front.

Est-ce que je m'en irai, donc ? Si vous n'avez pas assez de ça (*montrant sa tête*) pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE.

Mais le reconnoît-tu cet homme !

ANTONIO.

Oui : si je l'avois vu pourtant.

SUZANNE, bas à Figaro.

Il ne l'a pas vu.

FIGARO, à part.

Bon.

LE COMTE.

Eh bien ! après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après ; mais je me suis baillé contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuais ni pieds ni pattes de ce doigt-là.

FIGARO.

Eh bien ! combien te faut-il, pleurard, avec tes gérofflées ? Monseigneur, il ne faut pas chercher plus loin ; c'est moi qui suis fauté.

LE COMTE.

Comment ! c'est vous ?

FIGARO.

Oui, Monseigneur ; j'étois dans l'appartement des femmes, en veste blanche : il fait un chaud ! . . . J'attendois ma Suzanne, lorsque je vous ai entendu. La peur ma pris au sujet du billet de tantôt, & je suis fauté sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il porte la main à son pied droit, comme s'il souffroit.*)

A N T O N I O .

Combien te faut-il, pleurard ? Vous êtes donc bien grandi depuis ce temps-là ; car vous étiez plus moindré & plus fluet.

F I G A R O .

Ah ! c'est que quand on tombe, on se pelotonne.

A N T O N I O .

M'est avis que ce feroit plutôt ce gringalet de Page.

L E C O M T E .

Chérubin ? F I G A R O .

Oui : revenu tout exprès de Séville , où il est peut-être avec son cheval.

A N T O N I O .

Non , non , je ne dis pas ça , je ne dis pas ça : je n'ai pas vu sauter le cheval , moi.

F I G A R O .

L'imbécile !

A N T O N I O .

Pis que c'est vous qui êtes sauté , il est juste que je vous donne un brinborion de papier qui est tombé de votre poche.

L E C O M T E , *prenant le papier.*

Un papier ! donne ? (*à Figaro*) Puisque ce papier vous appartient , nous ferez-vous la grace de nous dire ce que c'est ? La peur ne vous l'auroit pas fait oublier , peut-être.

F I G A R O .

Non , certainement ; mais j'en ai tant ! Il faut répondre à tout. (*Il fouille dans toutes ses poches , & tire plusieurs papiers*). Ceci est la lettre de Marceline , en quatre pages : elle est belle ceci est l'état des meubles du petit château Ne feroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ? Ah ! la voilà. (*Il déploie plusieurs papiers*).

LE COMTE.

Eh bien ! l'homme aux expédiens , vous ne devinez pas ?

ANTONIO , *s'approche vers Figaro , & lui dit à l'oreille , fort haut.*

Monseigneur dit , si vous ne devinez pas ?

FIGARO , *le repoussant pour l'éloigner.*

Fi donc le vilain qui me parle dans le nez. Ah !

Le Comte , ouvre le papier pour voir ce que c'est , & la Comtesse s'aperçoit en le regardant , sans que le Comte la voie , que c'est le brevet de Chérubin.

LA COMTESSE , *bas à Suzanne.*

C'est le brevet.

SUZANNE , *bas à Figaro.*

C'est le brevet du petit Page. . . .

FIGARO , *feignant de se rappeler.*

Ah ! le pauvre petit , que je suis fâché : mais qu'est-ce qu'il va faire ? c'est le brevet de ce pauvre Chérubin que je lui avois donné , qu'il m'a remis , & que j'ai oublié de lui rendre. Allons , vîte , il faut partir.

LE COMTE.

Mais pourquoi vous l'avoit-il remis.

FIGARO.

C'est qu'il y manquoit quelque chose.

LE COMTE.

Et qu'est-ce qui y manque ?

LA COMTESSE , *bas à Suzanne.*

Le cachet manque.

SUZANNE , *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

FIGARO.

C'est qu'à la vérité il y manque quelque chose.

LE COMTE.

Mais quoi , encore ?

F I G A R O.

Peut-être n'est-ce pas nécessaire : mais il dit que c'est l'usage. L E C O M T E.

L'usage, l'usage ! de quoi ?

F I G A R O.

D'y apposer le sceau de vos armes.

L E C O M T E, *avec dépit.*

Allons : il sera écrit que je ne sçaurai rien....
(*A part*). C'est Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerois pas. *Il va pour sortir avec la Comtesse.*

S C E N E X I I.

LE COMTE , LA COMTESSE , FIGARO ,
SUZANNE , ANTONIO , BAZILE , LE
DOCTEUR , MARCELINE , GRIPPE-
SOLEIL, *troupe de paysans & de paysannes.*

F I G A R O.

MONSEIGNEUR, vous sortez sans ordonner mon mariage ? M A R C E L I N E.

Suspendez-le, Monseigneur, ou plutôt ne l'ordonnez jamais.

L E C O M T E, *à part.*

Ah ! voilà ma vengeance arrivée enfin. Eh bien ! Marceline , de quoi s'agit il ?

M A R C E L I N E.

Je viens vous demander justice.

L E C O M T E.

Je vous la rendrai : on suspendra tout jusqu'aux annonces de vos titres qui se feront dans la grande salle d'audience. B A Z I L E.

En ce cas, Monseigneur, permettez aussi que je fasse valoir mes droits sur Marceline.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce.

LE COMTE.

Vos droits, vos droits : il vous sied bien de parler ; maître sot.

ANTONIO.

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE.

Honnête Bazile, Agent fidele & sûr, allez, allez vous-en au bourg, chercher les gens du siege ?

BAZILE.

Pour son affaire ?

LE COMTE.

Oui vous m'amenez l'homme du billet de tantôt.

BAZILE.

Est-ce que je le connois ?

LE COMTE.

Vous résistez.

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour faire les commissions : homme à talent, organiste du village, mon emploi est d'enseigner le clavecin à Madame, à chanter à ses femmes, de la mandoline aux Pages, & surtout d'amuser la compagnie de Monseigneur, quand il lui plaît de l'ordonner.

LE COMTE.

Ah ! ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL.

J'irai, mon bon Seigneur, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Qui es-tu ?

GRIPPE-SOLEIL.

Je suis Grippe-Soleil, mon bon Seigneur, le

petit paturiau des chevres : c'est fête aujourd'hui au village, & j'ai été mandé pour le feu d'artifice; & comme je sçais où qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays. . . .

LE COMTE.

Ton zèle me plaît : vas-y. (*A Bazile*) & vous, amusez, Monsieur, pendant le chemin en chantant & en pinçant votre guitare; il est de ma compagnie.

GRIPPE - SOLEIL, *faisant des gambades.*

Ah! ah! je suis de la compagnie de Monseigneur.

BAZILE.

Moi! amuser Grippe-Soleil!

LE COMTE.

Allez, ou je vous chasse.

BAZILE.

Allons : je n'irai pas luter contre le pot de fer, moi qui ne suis. . . .

FIGARO.

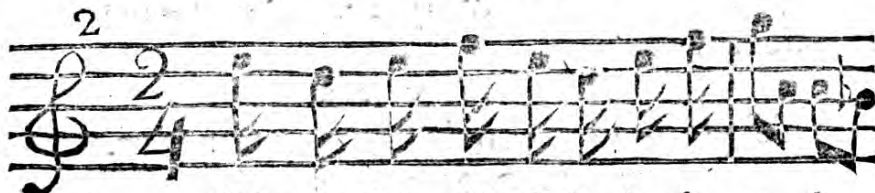
Qu'une cruche. (*Le Comte sort.*)

BAZILE, *va prendre tristement sa guitare, & dit en passant, à Figaro.*

Si j'ai un conseil à te donner, ne conclus rien avant mon retour.

FIGARO.

Va, va, ne crains rien, quand tu ne reviendrais jamais. Tu ne m'as pas l'air en train de chanter aujourd'hui. Mon ami, veux-tu que je commence en la mi la : c'est pour ma fiancée. (*Il chante*)



J'ai-me la richesse la sage-se



de ma Su - - zon plon plon plon plon



plon plon plon plon plon.

(*Figaro chantant marche à reculons ; Bazile le suit en l'accompagnant de sa guitare ; Grippe-Soleil le suit en faisant des gambades, & tout le monde sort, excepté Suzanne & la Comtesse.*)

S C E N E X I I I .

LA COMTESSE, SUZANNE.

L A C O M T E S S E .

JE viens de faire là une sotte figure, n'est-ce pas, Suzanne ?

S U Z A N N E .

Au contraire, Madame ; c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne de la facilité à une femme comme il faut, pour mentir sans qu'il y paroisse.

L A C O M T E S S E .

Après ce qui vient de se passer, tu t'imagines bien que je n'ai pas envie d'envoyer Chérubin à ta place au rendez-vous.

S U Z A N N E .

Je n'ai pourtant pas envie d'y aller non plus.

L A C O M T E S S E .

Il me vient une idée : si j'allois à ta place ?

S U Z A N N E.

Mais, Madame ne songe pas que Monsieur le Comte, alarmé par le billet de ce matin, pourroit imaginer, en vous trouvant.

L A C O M T E S S E.

Va, va, j'ai tout prévu : le bonheur d'un premier hasard m'engage à en tenter un second ; surtout, n'en parle à personne.

S U Z A N N E.

Ah ! & Figaro ?

L A C O M T E S S E.

Non : il voudroit y mettre du sien. Allons : va me chercher ma canne & mon masque ; je veux aller faire un tour sur la terrasse, pour y rêver.

S C E N E X I V.

L A C O M T E S S E, seule.

IL est bien effronté mon petit projet ! (*Appercevant sur un fauteuil le ruban qu'elle avoit repris à Chérubin*). Ah ! mon cher ruban, va, tu ne me quitteras plus. Tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant. . . . Ah ! Monsieur le Comte, qu'avez-vous fait ? (*Elle met le ruban dans son sein*).

S C E N E X V.

L A C O M T E S S E, S U Z A N N E.

S U Z O N, apportant à la Comtesse sa canne & son masque.

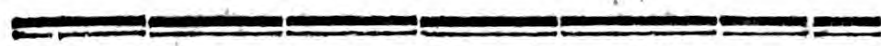
IL est charmant, Madame, votre projet ! Je viens d'y réfléchir : il concilie tout, & quelque chose qui puisse arriver, mon mariage est assuré. (*Suzanne sort avec la Comtesse, en lui baisant la main*).

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

La Scene représente une Salle d'audience. Le fauteuil du Comte est au milieu sur une estrade : des fauteuils à côté sont pour les Conseillers : deux bancs sur les côtés pour les Avocats : au bas de l'estrade du Comte est la table & le tabouret du Greffier.



SCENE PREMIERE.

LE COMTE , PEDRILLE , *en bottes fortes & un fouet à la main.*

LE COMTE, *donnant à Pédrille le brevet.*

PÉDRILLE, *vole tout d'une haleine à Séville.*

P E D R I L L E.

Il n'y a que trois lieues; mais elles sont bonnes.

L E C O M T E.

Informe-toi si le Page est arrivé.

P E D R I L L E.

A l'hôtel, Monseigneur.

L E C O M T E.

Oui : & remets-lui ce paquet.

P E D R I L L E.

Et s'il n'est pas arrivé?

L E C O M T E.

Reviens plus vite m'en instruire.

P E D R I L L E.

Je pars. (*Il sort*).

SCENE

S C E N E I I.

L E C O M T E , *seul.*

J'AI fait une gaucherie d'éloigner Bazile : il m'eût été utile. . . . Je ne conçois rien encore à l'aventure de tantôt : la comtesse effrayée à mon arrivée , la camériste enfermée , un homme qui saute par la fenêtre , qui prétend que c'est lui. . . . Ma foi le fil m'en échappe. . . . que mes gens se permettent entr'eux quelques privautés , qu'importe à gens de cette étoffe ; mais la comtesse. . . . Ah ! elle se respecte , & mon honneur. . . . Où diable l'a-t-on été placer ! . . . Figaro ne vient pas : tâchons de démêler adroitement la vérité dans la conversation que je vais avoir avec lui.

S C E N E I I I.

L E C O M T E , F I G A R O.

L E C O M T E , *se croyant seul.*

TACHONS aussi de découvrir s'il sçait mes desseins sur Suzanne , & si elle a jafé , je lui fais épouser la vieille. . . . Mais que ferons-nous de la jeune ?

F I G A R O , *à part.*

Ma femme , s'il vous plaît ?

L E C O M T E.

Qui est-là ? (*Voyant Figaro*). Que faites-vous là , Monsieur ?

F I G A R O.

Monseigneur , je venois me rendre à vos ordres.

L E C O M T E.

Qu'est-ce que vous disiez-là ?

E

F I G A R O.

Rien, Monseigneur.

L E C O M T E.

Mais pourquoi ces paroles « ma femme, s'il vous plaît ? ».

F I G A R O.

Oh rien ! c'est la fin d'une réponse que je faisois. « Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît ».

L E C O M T E.

Vous vous êtes bien fait attendre.

F I G A R O.

C'est que je m'étois sali en tombant sur ces couches, & je me changeois.

L E C O M T E

Les domestiques ici sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

F I G A R O.

C'est qu'ils n'ont pas de valets pour les y aider.

L E C O M T E.

Vous fûtes bien hardi tantôt de sauter par cette fenêtre.

F I G A R O.

Ne sembleroit-il pas à vous entendre, que je me suis engouffré tout vif.

L E C O M T E.

N'essayez pas de me donner le change, en feignant de le prendre vous-même, insidieux valet ! vous entendez bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

F I G A R O.

J'étois dans l'appartement des femmes lorsque vous êtes entré. Sur un soupçon, vous faisiez un vacarme horrible, renversant tout comme le torrent de la Moréna. Il vous falloit un homme, il vous le falloit, sans quoi vous alliez

briser les cloisons, enfoncer les portes : la peur m'a prise à l'occasion du billet de tantôt : que sçais-je , moi , ce qui me seroit arrivé , si vous m'eussiez rencontré dans votre emportement ?

L E C O M T E.

Eh bien ! vous pouviez descendre par l'escalier.

F I G A R O.

Oui : & vous me prendre au corridor.

L E C O M T E, avec *humeur*.

Au corridor. . . (*A part*). Mais je m'écarte.

F I G A R O, à *part*.

Il veut me fonder, voyons-le venir, & jouons ferré.

L E C O M T E.

Figaro, je devois t'emmener à Londres.

F I G A R O.

Monseigneur a changé d'idée ?

L E C O M T E.

Plusieurs raisons m'y ont déterminé : premièrement tu ne sçais pas l'Anglois.

F I G A R O.

Je sçais *god dem*.

L E C O M T E.

Qu'est-ce que tu dis ?

F I G A R O.

Je sçais *god dem* : c'est une belle langue que l'Anglois ; il en faut peu pour aller loin. Avec *god dem*, en Angleterre, on a tout ce que l'on veut... Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, faites seulement ceci, (*il fait le signe de quelqu'un qui tourne la broche*) & dites *god dem*, on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. Voulez-vous goûter d'une bonne bouteille de bourgogne, ou de Claret ? (*Il fait le geste de quelqu'un qui débouche une bouteille.*) Dites *god dem*, on vous sert un pot de bière en bel état, la mousse au bord ; c'est char-

mant. Voyez-vous , à la promenade , une de ces belles qui vont les yeux baissés , trottant menu , les coudes en arriere & tortillant des hanches ? Mettez mignardement les doigts réunis sur la bouche , & dites : *god dem* , elle vous flanque un grand soufflet de crocheteur , preuve qu'elle entend. . . . On sçait bien que les Anglois mettent encore dans le discours quelques mots par-ci , par-là ; mais il n'est pas difficile de voir que *god dem* est le fond de la langue.

L E C O M T E , à part.

Bon : il a envie de venir à Londres. Suzanne n'a pas jafé.

F I G A R O , à part.

Actuellement travaillons-le un peu dans son genre.
L E C O M T E appelle *Figaro du doigt* , *Figaro approche* ,
& le Comte lui passe amicalement le bras autour du cou.

Figaro , dis-moi donc quel motif avoit la Comtesse pour me traiter comme elle a fait tantôt ?

F I G A R O .

Monseigneur , vous le sçavez mieux que moi.

L E C O M T E .

Qu'a-t-elle à me reprocher ? Je vais au-devant de tout ce qui lui fait plaisir ; je la comble de présens.

F I G A R O .

Oui , mais vous êtes infidele : sçait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

L E C O M T E .

Figaro , autrefois tu me disois tout.

F I G A R O .

Et maintenant, Monseigneur, je ne vous cache rien.

L E C O M T E .

Combien la Comtesse te donne-t-elle pour cette belle association ?

F I G A R O .

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains

du Docteur ? Tenez , Monseigneur n'avilissons pas l'homme qui nous sert bien , de peur d'en faire un mauvais valet.

L E C O M T E.

Mais pourquoi y a-t-il du louche dans tout ce que tu dis & ce que tu fais ?

F I G A R O.

C'est qu'on en trouve toujours quand on cherche des torts.

L E C O M T E.

Je t'ai vu vingt fois courir à la fortune.

F I G A R O.

C'en est fait, Monseigneur, j'y ai renoncé.

L E C O M T E.

Ah ! par exemple , voilà du nouveau.

F I G A R O.

Que voulez-vous, Monseigneur ? la foule est là , chacun y court , on se coudoie , le grand nombre est écrasé pour y arriver , & sauve qui peut.

L E C O M T E.

Tu t'es fait la plus affreuse réputation.

F I G A R O.

Si je vauz mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui en puissent dire autant ?

L E C O M T E.

Ainsi tu n'as pas envie de venir à Londres ?

F I G A R O , à part.

A mon tour à présent. (*Haut.*) Monseigneur m'a donné la conciergerie du petit château ; c'est un très-joli poste. Il est vrai que je ne ferai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes ; mais aussi tranquille avec ma femme au fond de l'Andalousie....

L E C O M T E.

Qui t'empêche de l'emmener avec toi à Londres ?

F I G A R O.

Je serois obligé de la quitter si souvent... J'aurois bientôt du mariage.... par-dessus la tête.

L E C O M T E, *à part.*

Je crains bien que Suzanne n'ait jafé. (*Haut.*) Avec des talens & de l'esprit, tu pourrois t'avancer dans les bureaux.

F I G A R O.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien ; médiocre & rampant , l'on arrive à tout.

L E C O M T E.

D'ailleurs, tu aurois pu apprendre sous moi la politique.

F I G A R O.

Je la sçais.

L E C O M T E.

Oui, comme l'Anglois, le fond de la langue.

F I G A R O.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter : mais avoir l'air de sçavoir ce que l'on ne sçait pas ; feindre d'ignorer ce qu'on sçait ; paroître entendre ce qu'on ne comprend pas ; ne point ouïr ce que l'on entend ; sur-tout voir au-delà de ses forces ; avoir pour grand secret de cacher qu'il n'y en a aucun ; s'enfermer pour tailler des plumes, quoi qu'on ne soit, comme on dit, que vide & creux ; jouer un personnage bien ou mal ; répandre des espions, pensionner des traîtres ; amollir des cachets ; intercepter des lettres ; cacher la petiteffe des moyens par l'importance de l'objet ; voilà toute la politique.

L E C O M T E.

Mais c'est l'intrigue que tu définis-là.

F I G A R O.

L'intrigue, ou la politique ; comme je les crois un peu germaines... Au reste, *j'aime mieux ma mie, au gué*, comme dit la chanson du bon Roi.

L E C O M T E, *à part.*

Suzanne a trahi mon secret : je lui fais épouser la
vieille. F I G A R O, *à part.*

Je l'enfile , & le paie en sa monnoie : il a voulu
jouer au fin avec moi, qu'a-t-il appris ?

L E C O M T E.

Ainsi , tu crois gagner ton procès.

F I G A R O.

Puisque Monseigneur ne se fait pas scrupule de
nous souffler toutes les jeunes, pourquoi me feroit-
il un crime de refuser une vieille ?

L E C O M T E.

Au tribunal, le Magistrat s'oublie, il ne connoît
que l'ordonnance. F I G A R O.

Oui : indulgent aux grands, dur aux petits.

L E C O M T E

Crois-tu donc que je plaifante ?

F I G A R O.

Et qui sçait, Monseigneur ? *Tempo & galant
uomo . . . di Italiano*, c'est lui qui m'apprendra
Est-ce là tout ce que Monseigneur me vouloit.

L E C O M T E.

Vois s'il ne manque rien dans cette salle pour
l'audience. F I G A R O.

Tout est prêt ; le grand fauteuil pour Mon-
seigneur ; les chaises pour les Prud'hommes ; le
tabouret pour le Greffier ; les deux bancs pour les
Avocats ; le parquet pour les honnêtes gens , & la
canaille derriere.

S C E N E I V.

L E C O M T E, *seul.*

C E drôle-là sçait toujours prendre ses avantages :
il vous ferre , il vous entortille Ah ! fripon

72 L E M A R I A G E

& friponne , vous vous entendiez pour me tromper ! Soyez amante , foyez amants , foyez amis , foyez tout ce qu'il vous plaira ; mais parbleu pour époux

S C E N E V.

LE COMTE , SUZANNE.

S U Z A N N E.

MONSEIGNEUR , Madame a ses vapeurs : je viens vous demander son flacon de sel d'Angleterre : je vais vous le rapporter dans un moment.

LE COMTE , *d'un air très-froid.*
Mademoiselle.

S U Z A N N E.

Monseigneur est en colere ?

LE COMTE , *lui donnant son flacon.*

Tenez , Mademoiselle , gardez-le pour vous-même , vous en aurez bientôt besoin.

S U Z A N N E.

Monseigneur , est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs ? c'est un mal de condition qui ne se gagne que dans les boudoirs.

L E C O M T E.

Une fiancée qui perd son fiancé , & qui le voit dans les bras d'une autre

S U Z A N N E.

Monseigneur , en payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise

L E C O M T E.

Je vous ai promis une dot , moi ?

S U Z A N N E.

J'avois cru l'entendre.

L E C O M T E.

Oui ; si vous vouliez m'entendre à votre tour ?

S U Z A N N E .

Est-ce que mon devoir n'est pas d'écouter Monseigneur ?

L E C O M T E .

Eh ! cruelle fille , que ne me le disois-tu donc ce matin ?

S U Z A N N E .

Et le Page qui étoit derriere le fauteuil.

L E C O M T E .

Elle a raison : mais pourquoi étois-tu si rebelle lorsque Bazile te parloit pour moi ?

S U Z A N N E .

Monseigneur , quelle nécessité qu'un Bazile.....

L E C O M T E .

Elle a raison , toujours raison. (*A part*).
Avec un grain de caprice j'en raffolerai ! (*Haut*).
Ainsi tu te rendrais ce soir au jardin ?

S U Z A N N E .

Monseigneur , est-ce que je ne m'y promene pas tous les soirs ?

L E C O M T E .

Entendons-nous, Suzanne : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

S U Z A N N E .

Mais aussi point de mariage , point de droit du Seigneur. L E C O M T E .

Charmante ! mais où prend-elle tout ce qu'elle dit ? Va donc , Suzanne ! tu oublies que ta maîtresse t'attend.

S U Z A N N E , *lui rendant le flacon.*

Eh ! Monseigneur , pouvois-je vous parler sans un prétexte ?

L E C O M T E *à part, s'en allant.*

Charmante fille ! si je l'avois eu sans débats , elle auroit été mille fois moins piquante.

SCENE VI.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

QU'EST-CE donc que tu fais-là, mignonne ?

SUZANNE.

A présent, Figaro, plaide tant que tu voudras, tu viens de gagner ton procès : viens, viens, je vais te conter cela. (*Ils sortent*).

SCENE VII.

LE COMTE *seul*, ayant entendu Suzanne.

» PLAIDE tant que tu voudras, tu viens de
 » gagner ton procès ». Ah ! je donnois-là dans un
 beau piège. Ah ! mes insolens, mais je sçaurai m'en
 venger. Un bon arrêt, là bien juste. Oui . . .
 mais s'il alloit payer bon, payer, avec quoi ?
 & d'ailleurs, n'ai-je pas le fier Antonio dont le
 noble orgueil doit dédaigner un Figaro, un inconnu
 pour allié. Dans le vaste champ de l'intrigue, il
 faut tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot.

SCENE VIII.

DOM GUSMAN - BRIDE - OISON, LE
DOCTEUR, MARCELINE.

MARCELINE.

MONSIEUR, je viens vous conter mon affaire.

BRIDE - OISON.

Eh bien ! j'a-afons-en verbalement.

D E F I G A R O

55

LE D O C T E U R.

C'est une promesse de mariage.

M A R C E L I N E.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

B R I D E - O I S O N.

J'en-entends , vous avez la-a somme.

M A R C E L I N E.

Non, Monsieur, c'est lui qui me la doit.

B R I D E - O I S O N.

J'en-entends bien ; vou-ous , voulez qu'il vou-ous paie.

M A R C E L I N E.

Non, Monsieur.

B R I D E - O I S O N.

Mais j'en-en-entends fort bien. Il ne veut pas vou-ous payer ?

M A R C E L I N E.

Eh ! non , Monsieur ; c'est lui qui ne veut pas m'épouser.

B R I D E - O I S O N.

Est-est-est-ce que vou-ous croyez que je ne vou-ous en-entends pas donc ?

M A R C E L I N E , *bas au Docteur.*

Où sommes-nous ? (*Haut à Bride-Oison*).
Monsieur , est-ce vous qui nous jugerez ?

B R I D E - O I S O N , *riant.*

Est-est-est-ce que j'ai a-acheté ma-a-charge pour autre chose donc ?

M A R C E L I N E.

C'est un grand abus que de vendre les charges.

B R I D E - O I S O N.

Oui : on-on feroit bien-en mieux de nou-ous les donner pou-our rien , n'est-ce pas ? & con-
ontre qui plaidez-vou-ous donc ?

SCENE IX.

LE DOCTEUR, MARCELINE, BRIDE-
OISON, FIGARO.

MARCELINE, *voyant entrer Figaro.*

CONTRE ce malhonnête homme-là.

BRIDE - OISON.

Mais, j'ai-ai vu ce garçon que-elque part ?

FIGARO.

A Séville, Monsieur, chez Madame votre épouse,
pour la servir.

BRIDE - OISON.

Da-ans quel temps ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an, avant la naissance de
Monsieur votre fils cadet, qui est un joli garçon,
je m'en vante.

BRIDE - OISON.

Oui; c'est le plus jo-oli de tous.... On dit
que tu-u fais des de-es tiennes ici ?

FIGARO.

Ah ! Monsieur, une misère.

BRIDE - OISON.

Ah ! une mi-isère, une pro-omesse de mariage.
A-as tu vu le Greffier, ce bon ga-arçon mon Secré-
taire.

FIGARO.

Double-main ?

BRIDE - OISON.

Oui: ah ! c'est qu'il man-ange à deux râteliers.

FIGARO.

Il mange ! je vous garantis qu'il dévore.

BRIDE - OISON.

Eh ! bien l'a-as tu vu ?

FIGARO.

Si je l'ai vu! & pour l'extrait & pour le supplément d'extrait; que sçais-je, moi?

BRIDE-OISON.

Oui: tu a - as rempli la - a forme.

FIGARO.

Si le fond des procès appartient aux plaideurs; on sçait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRIDE-OISON.

Ce ga-arçon-là n'est pa-as si bête que je l'a-avois cru da-abord. Si bien donc, que tu-u cro-oyois gagner ton-on procès?

FIGARO.

Oui, avec mon bon droit & votre équité, quoique vous soyiez de notre justice.

BRIDE-OISON.

Oui; je-e suis de la ju-ustice; mais si tu-u dois; & que tu-u ne pay-aye pas?

FIGARO.

Allons, Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRIDE-OISON.

Il a-a raison. (*Figaro se met à rire.*)

S C E N E X.

LE DOCTEUR, MARCELINE, FIGARO, BRIDE-OISON, L'HUISSIER - AUDIENCIER, LE COMTE, TROIS CONSEILLERS, DOUBLE-MAIN.

L'HUISSIER - AUDIENCIER.

VOILA Monseigneur, Messieurs. (*Bride-Oison; & les autres s'avancent pour recevoir le Comte.*)

LE COMTE.

En robe, Bride - Oison ! c'est une affaire domestique, les habits de ville étoient assez bons.

BRIDE - OISON.

La - a forme, Monseigneur. Te - enez tel qui - i se rit d'un - un juge en ha - habit court, tremble à l'a - aspect d'un pro - ocureur en - en robe. La - a forme, Monseigneur, la - a forme.

LE COMTE.

Faites entrer l'Audience.

L'HUISSIER - AUDIENCIER.

L'Audience, Messieurs. (*Une foule de Paysans entrent, & se rangent derriere les Conseillers.*)

SCENE XI.

Les mêmes qu'à la Scene précédente.

Le Comte s'assied dans le fauteuil sur l'estrade ; les Conseillers & Bride - Oison dans les fauteuils qui sont en bas de celui du Comte ; Double - Main sur un tabouret devant une petite table ; Figaro au bout du banc ; les Avocats à la gauche du Comte ; Marceline & le Docteur au bout du banc à droite.

BRIDE - OISON.

DOU-DOUBLE-MAIN, a-appellez les pla-acets.

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE - MAIN, *tenant un placet.*

Noble, très - noble, infiniment noble, Dom Pedro Georges Idalgo, Baron de Laufalto, Petros-Montes, Allo-Montes. Contre Dom Caldérole, Auteur tragique. Il s'agit d'une Tragédie mort-née, que chacun renie, & rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux : ordonnons qu'ils en recommenceront une ensemble : mais afin que l'ouvrage marque dans le grand monde, le noble y mettra son nom ; le poète son talent.

DOUBLE - MAIN.

Silence donc, Messieurs.

L'HUISSIER.

Silence, Messieurs.

DOUBLE - MAIN.

Dom Petrocio, laboureur ; contre le Receveur des tailles. Il s'agit d'un forçement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du Roi : Passez.

DOUBLE - MAIN.

Aga, Raab, Juditi, Madelaine, Nicole, Marcelline-de-Verte-Allure ; contre Figaro, nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRIDE - OISON.

A-Anonyme : que-el est ce pa-atron-là.

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE - MAIN.

Contre Anonyme Figaro. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes Gentilhomme ?

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu je serois le fils d'un Prince.

DOUBLE - MAIN.

Contre Anonyme Figaro, Gentilhomme. Le

Docteur Bartholo plaidant pour ladite Marceline-de-Verte-Allure, & ledit Figaro pour lui-même, si la Cour le permet, contre le vœu de l'usage.

F I G A R O.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus. Les parties sçavent toujours mieux leur cause que certains Avocats, qui suant à froid, crient à tue-tête; sçachant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de l'intérêt de leurs cliens, que d'ennuyer l'auditoire, & d'endormir Messieurs; aussi boursofflés après cela, que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*: moi, j'ai fini en deux mots. (*Se tournant vers le Comte & les Conseillers*). Messieurs.....

D O U B L E - M A I N.

Taisez-vous, taisez-vous: en voilà beaucoup trop. Vous n'êtes pas demandeur, & vous n'avez que la défense. Approchez, Docteur, & lisez la promesse.

L E D O C T E U R, *lisant*.

« Je reconnois avoir reçu de Nicole Marceline-de-Verte-Allure, la somme de deux mille piastras fortes, que je promets lui rendre à sa première réquisition, dans le château d'Agoas-Frescas, & je l'épouserai ». Mes conclusions tendent à l'exécution de la promesse & au paiement du billet..... Messieurs, jamais cause plus intéressante ne fut soumise à la décision de la Cour, & depuis Alexandre le Grand qui fit une promesse de mariage à la Reine Talestris.

L E C O M T E.

Docteur, avant d'aller plus loin, convient-on de la validité du billet?

F I G A R O.

Il y a, Messieurs, malice, erreur, ou distraction dans

dans la maniere dont on a lu le billet ; car il n'y a pas « que je promets de lui rendre dans le château d'Agoas-Frescas & je l'épouserai ; mais ou » je l'épouserai » ; ce qui est bien différent,

LE COMTE.

Comment y a-t-il sur le billet ?

LE DOCTEUR.

Il y a &.

FIGARO.

Il y a ou.

BRIDE - OISON.

Dou-ouble main, prenez la-a promesse , & lisez vous-ous même.

DOUBLE - MAIN.

Oui , car les parties sont souvent infidelles dans leurs lectures. (*Se retournant vers les Auditeurs*). Mais , Messieurs , un peu de silence , donc

L'HUISSIER.

Silence , Messieurs.

DOUBLE-MAIN , *lisant pendant que Bride-Oison s'endort.*

« Je reconnois. . . Marceline-de-Verte-Allure » dans le château d'Agoas-Frescas , & ou & » ou » , c'est si mal écrit ; & puis , il y a un pâté.

BRIDE - OISON , *s'éveillant.*

Un pâ-â-â-té , je sçais ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Èh bien ! Messieurs , à la bonne heure , point de chicane , nous voulons bien qu'il y ait ou , & nous l'accordons.

FIGARO.

J'en demande acte.

LE DOCTEUR.

Et nous y adhérons , mais je soutiens que , même en ce cas , le coupable ne peut échapper . . . Messieurs ,

F

en effet, cette syllabe est la copulative *ou* qui joint les deux membres de la phrase, c'est ainsi que l'on diroit, Messieurs, vous vous ferez saigner dans votre lit, où vous vous tiendrez chaudement.... Vous prendrez deux gros de rhubarbe où vous mettrez un gros de tamarin, ou dans lequel vous mettrez un gros de tamarin. Ainsi, Messieurs, « que je lui rendrai dans le château d'Agoas-Frescas, où je l'épouserai », c'est comme s'il y avoit, dans lequel je l'épouserai.....

F I G A R O.

Et moi, je soutiens que c'est l'alternative qui soutient ces deux phrases, c'est ainsi que l'on diroit, Messieurs, ou la maladie vous tuera, ou le médecin, ou bien ce fera la médecine. Autre exemple, ou n'écrivez rien de bon, ou les fots s'élèveront contre vous, *ou bien* contre vous les fots s'élèveront, ou les méchants vous dénigreront. Ainsi, c'est comme s'il y avoit, (je rendrai à ladite Marceline-de-Verte-Allure, dans le château d'Agoas-Frescas, ou bien j'épouserai la Donzelle,) rien de plus clair, car auxdits cas, *fots*, ou *méchans*, ce sont les substantifs qui gouvernent. Maître Bartholo croit-il donc que j'ai oublié ma syntaxe, il parle latin, je suis grec, moi, & je l'extermine.

L E D O C T E U R.

Ce n'est pas le sens de la promesse.

F I G A R O.

Il n'y a qu'à voir la ponctuation; que je promets lui rendre dans le château d'Agoas-Frescas, virgule, où je l'épouserai.

L E D O C T E U R.

Sans virgule.

F I G A R O.

Elle y est.

LE DOCTEUR.

Elle n'y est pas.

FIGARO.

Elle y étoit, on l'aura grattée. (*Le Comte & les Conseillers se levent pour recueillir les voix.*)

LE DOCTEUR.

Il n'y a que vous ici qui foyez capable d'une pareille friponnerie.

FIGARO.

Maître Bartholo, défendez votre cause, mais cessez d'injurier. Lorsque les Tribunaux, considérant que souvent les parties perdroient une bonne cause par l'ignorance des moyens, ont admis des tiers, ils n'ont pas entendu qu'ils devinssent des insolens privilégiés. Ce seroit dégrader le plus noble institut.

LE DOCTEUR.

Bast, bast !

MARCELINE, *au Docteur.*

On a corrompu le grand Juge, il corrompra tous les autres, & j'ai perdu mon procès.

LE DOCTEUR.

J'en ai peur.

DOUBLE-MAIN, *entendant Marceline.*

Ah ! c'est trop fort. Je vous dénonce, & pour l'honneur du siège, je demande qu'avant de faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *s'asséyant.*

Non, Greffier, je ne prononcerai pas sur mon injure personnelle, un Juge Espagnol n'aura pas à rougir d'un excès pareil, digne tout au plus des tribunaux asiaticques ; c'est assez des autres abus, j'en vais corriger un, & motiver mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des Loix : si le défendeur veut garder sa personne, à lui permis.

FIGARO.

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit, je paierai à la demoiselle, *ou* je l'épouserai, la Cour condamne le défendeur à payer à ladite demoiselle la somme de deux mille piaîtres fortes à l'instant, *ou* à l'épouser.

FIGARO.

J'ai perdu. (*Le Comte descend de son siège, les Conseillers le suivent.*)

ANTONIO.

Superbe arrêt!

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu?

FIGARO.

D'ailleurs l'homme qui épouse n'est pas obligé de débourfer...

LE DOCTEUR.

Mais nous nous marions séparés de biens.

FIGARO.

Et moi de corps, puisque mariage n'est pas quittance.

LE COMTE, *à part.*

Me voilà vengé; au moins cela soulage... (*À l'Huissier.*) Faites sortir l'Audience.

L'HUISSIER.

Messieurs, forttez.

(*L'Huissier, les trois Conseillers, Antonio, les Paysans & toute l'Audience sortent.*)

SCENE XII.

LE COMTE, BRIDE-OISON, LE DOCTEUR,
MARCELINE.

FIGARO, montrant *Bride-Oison*.

C'EST ce gros enflé de Conseiller qui est cause que j'ai perdu....

BRIDE - OISON.

Moi! est-est-ce que je suis un gros en-en-enflé, moi?

FIGARO.

Non, ce n'est pas encore fait, je ne me marie pas sans le consentement de mes nobles parens.

LE COMTE.

Eh! bien? où sont-ils? il crieroit qu'on lui fait injustice....

FIGARO.

Qu'on me donne le temps, je suis bien prêt à les retrouver, il y a quinze ans que je les cherche, Monseigneur, quand même les riches étoffes dont j'étois couvert, & les langes à dentelles, & les bijoux trouvés sur moi par les bandits qui m'enleverent, ne prouveroient pas que j'étois né de parens riches, au moins le caractère gravé sur mon corps, prouve combien j'étois un enfant précieux, & cet hiéroglyphe à mon bras droit.

MARCELINE.

Une spatule à son bras? c'est lui Docteur.

LE DOCTEUR.

Et qui?

MARCELINE.

C'est Emmanuel.

LE DOCTEUR, à *Figaro*.

Vous fûtes enlevé, dites-vous, par des Bohémiens?

FIGARO.

Tout près d'un château....

LE DOCTEUR.

C'est lui....

FIGARO.

Achievez, ah! cher Docteur, rendez-moi à mes nobles parens, des monceaux d'or n'arrêteront pas la reconnoissance de mon illustre famille.

LE DOCTEUR, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

Nourrice?

LE DOCTEUR.

Ta propre mere.

MARCELINE.

Et voilà ton pere,

FIGARO, *faisant le geste d'une personne au désespoir.*

Oh! haine de ma vie! (*Il se cache le visage de ses mains.*)

BRIDE - OISON.

C'est-est clair, il ne s'époufera pas; & ce châ-âteau, cette no-obleffe.... vou-ous vou-ous disiez gen-en-til-homme, voilà-à donc comme vous en im-im-posiez à la ju-ustice.

FIGARO.

La justice? elle alloit me faire faire une belle fottise, elle alloit me faire épouser ma mere, après m'avoir fait vingt fois, pour ces maudits cent écus, manquer d'assommer Monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon pere.

MARCELINE.

Embrasse-moi, mon fils, va, lorsque je t'aimois, c'étoit la nature qui agissoit en moi....

FIGARO.

Et moi, c'est l'instinct, ma mere, qui me faisoit trouver de la répugnance à vous épouser.

S C E N E X I I I .

Les Acteurs précédens, ANTONIO, SUZANNE.

S U Z A N N E , *pardevant Antonio.*

M O N S E I G N E U R , voici la dot que Madame m'a donnée pour payer Marceline.

L E C O M T E , *à part.*

Au Diable ta maîtresse, de quoi s'avise-t-elle ?
(*il sort.*)

AN T O N I O , *montrant à Suzanne Figaro qui embrasse Marceline.*

Tiens , tiens , vois-tu comme ils font d'accord ?

S U Z A N N E .

Ah ! le perfide.

F I G A R O , *à Suzanne.*

Que dis-tu , ma Suzannette ?

S U Z A N N E .

J'en ai assez vu, ta lâcheté , & ma sottise. (*Elle s'en va , Figaro la ramene.*)

F I G A R O .

Avant de t'en aller , envisage bien cette chere femme-là.

S U Z A N N E , *toisant Marceline du haut en bas.*

Eh bien ! je la vois.

F I G A R O .

Comment la trouves-tu ?

S U Z A N N E .

Effroyable.

F I G A R O .

Et vive la jalousie, morbleu ! elle ne vous marchand pas. M A R C E L I N E .

Ne crains rien , viens , ma Suzannette , ce méchant qui te tourmente , est mon fils. . . .

F iv

A N T O N I O.

Son fils ! c'est donc de tout à l'heure ?

F I G A R O.

Que je le sçais.

B R I D E - O I S O N.

Cela e-est clair , voilà-à sa-a chere mere.

M A R C E L I N E , à *Suzanne*.Embrasse-moi, ma fille, oublions que nous ayions
jamais été ennemies.B R I D E - O I S O N , *pleurant*.

Que je sui-is donc bête , je suis tout a-attendri.

M A R C E L I N E.

Et toi , Figaro ?

F I G A R O.

Quoi , ma chere mere , voudriez-vous voir mes
yeux couler comme deux fontaines ; tout à l'heure,
je sentoïis mes larmes couler entre mes doigts , sans
pouvoir les arrêter , mais va te promener la honte ,
je veux rire & pleurer à la fois , je ne sentirai ja-
mais le même plaisir que j'éprouve en ce moment ,
en voyant ces deux cheres femmes-là.

S U Z A N N E , à *Antonio*.

Eh bien ! mon oncle , vous ne me refuserez plus.

A N T O N I O.

Les parties se baillent-elles la main ?

L E D O C T E U R , *se levant*.Que ma main se desseche plutôt , que de la
mettre dans celle d'un traître.F I G A R O , à *Antonio*.

Vous n'êtes donc qu'un pere marâtre.

L E D O C T E U R.

Ouf

A N T O N I O.

En tout cas , je ne donnerai pas ma niece à
celui qui n'est enfant de personne.

BRIDE - OISON.

Est-ce que ça-a se peut, imbécille ? on-on est tou-oujours l'en-enfant de que-elqu'un.

FIGARO *retenant le Docteur qui s'en va.*

Ah ! mon pere , laissez-vous toucher.

SUZANNE *lui passant la main sur la joue , & le caressant.*

Mon petit papa , nous vous aimerons , nous vous chéirons.

M A R C E L I N E.

Monfieur le Docteur , n'entendez vous pas la voix de la nature au fond de votre cœur ? de l'esprit, de la figure.

F I G A R O.

Qui ne vous ont pas couté une obole.

L E D O C T E U R , *pleurant.*

Ouf, ouf, ne voilà-t-il pas que je suis auffi bête que Monsieur, (*montrant Bride-Oison.*) embrassez-moi mes enfans. (*Ils s'embrassent.*)

M A R C E L I N E , *à Figaro.*

Tiens , mon enfant , voilà la promesse , & je te remets la dette.

S U Z A N N E.

Tiens , prends auffi cette dot , elle est à toi. (*Elle lui donne la bourse que lui avoit donné la Comtesse.*)

F I G A R O.

Grand merci ! (*Tout le monde sort hors Bride-Oison.*)

S C E N E X I V.

BRIDE - OISON , *seul.*

N E voilà-à t-il pas que-e je suis au-aussi bête que Mon-onfieur , on-on se-e-dit bien ça-a à foi-même , mais ils ne sont pas po-o-olis du tout , ces gens-là.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIEME.

Le Théâtre représente un grand & long Sallon où l'on voit sortir du plafond huit lustres , & sur le bord de la Scène deux fauteuils , & derrière , une table à écrire ; au fond du Sallon est une porte à deux battans ouverte , qui donne dans un autre Sallon.

SCÈNE PREMIERE.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

EH bien ! ma Suzannette , es-tu contente ? tout aréussi au gré de nos vœux. Monsieur le Comte s'est pris lui-même dans ses propres filets ; tu avois une méchante rivale , j'avois un diable déchaîné contre moi , une furie acharnée contre mon mariage ; tout cela est changé en la meilleure des meres : hier , j'étois comme seul au monde , & voilà que j'ai tous mes parens aujourd'hui , ils ne font pas , il est vrai , aussi brillans que je me les étois galonnés , mais ne font-ils pas suffisans pour nous qui n'avons pas la vanité des riches ?

SUZANNE.

Le temps a amené des choses que nous avions préparées , & ce que nous attendions n'est cependant pas arrivé.

FIGARO.

La fortune nous sert souvent mieux que nous même , ainsi va le monde : on projette , on machine d'un côté , la fortune exécute de l'autre , & depuis

l'aveugle mené par son chien , jusqu'au Monarque qui voudroit envahir la terre , tout va au gré de son caprice , encore l'aveugle au chien , est-il souvent mené plus sûrement que l'autre aveugle avec son entourage. Pour cet aimable aveugle conduit par la folie....

S U Z A N N E .

L'Amour ?

F I G A R O .

Tu veux donc bien que , prenant la place de la Folie , je sois le seul qui le conduise à ta jolie mignone porte.

S U Z A N N E .

L'Amour & toi.

F I G A R O .

Moi & l'Amour.

S U Z A N N E .

A condition que vous n'irez pas chercher d'autre gîte.

F I G A R O .

Si jamais cela m'arrive , que mille millions de galans !

S U Z A N N E .

Ah ! des sermens , tiens Figaro , dis-moi seulement la bonne vérité.

F I G A R O .

Ma vérité la plus vraie ?

S U Z A N N E .

Est-ce qu'on en a plusieurs donc ?

F I G A R O .

Ah , que oui ! depuis que l'on veut que quelquefois folie devienne sagesse , & que des petits mensonges produisent souvent des bonnes grosses vérités , on en a de toute espece , & celles que l'on sçait sans oser les divulguer , (car toute vérité

n'est pas bonne à dire,) & celle qu'on invente sans y ajouter foi, (car toute vérité n'est pas bonne à croire,) & les sermens passionnés, les menaces des meres, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands, ah ! cela ne finit pas.

S U Z A N N E.

J'aime ta joie, parce qu'elle est gaie, vraie, qu'elle montre la sérénité de ton ame, parlons un peu de notre rendez-vous avec M. le Comte.

F I G A R O.

Plutôt n'en parlons plus, il a failli me coûter Suzanne.

S U Z A N N E.

Et s'il m'attend au jardin ?

F I G A R O.

Qu'il s'y morfonde, & que ce soit sa punition.

S U Z A N N E.

Il m'en a plus coûté pour l'accorder, qu'il ne m'en coûte pour le révoquer.

F I G A R O.

Ainsi tu n'iras pas au rendez-vous ?

S U Z A N N E.

Je te le promets.

F I G A R O.

Ta bonne vérité ?

S U Z A N N E.

Je ne suis pas comme vous autres Scavans ; je n'en ai qu'une, & je te la promets une fois pour toutes.

F I G A R O.

Et tu m'aimeras un peu ?

S U Z A N N E.

Oh ! beaucoup.

F I G A R O.

Ce n'est gueres.

SUZANNE.

Et comment donc ?

FIGARO.

Tiens , ma Suzon , en fait d'amour , vois-tu , trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends rien à toutes vos fineses , mais je n'aimerai jamais que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole , & tu feras une belle exception à l'usage.

SCENE II.

LA COMTESSE , SUZANNE , FIGARO.

LA COMTESSE.

EN quelque endroit que vous les cherchiez , croyez qu'ils sont ensemble , allons , Figaro , c'est voler l'avenir , & d'ailleurs , M. le Comte t'attend , il va te gronder.

FIGARO, *emmenant Suzanne.*

Je vais lui montrer mon excuse.

LA COMTESSE, *faisant signe à Figaro de laisser Suzanne avec elle.*

Elle te fuit. (*Figaro sort*).

SCENE III.

LA COMTESSE , SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu tout préparé pour que nous puissions changer d'habits ?

SUZANNE.

Madame , il n'en est pas besoin , le rendez-vous n'aura pas lieu.

LA COMTESSE.

Comment , le rendez-vous n'aura pas lieu ?

SUZANNE.

Figaro ne veut pas.

LA COMTESSE.

Vous me trompez , Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot ; il vous fâche de m'avoir avertie de l'amour du Comte , & vous voulez aller vous-même au rendez-vous. laissez-moi.

SUZANNE, *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

Ah ! Madame , au nom du ciel , après toutes les bontés que vous avez eues pour moi , & la dot que vous me donnez , pouvez-vous croire ?

LA COMTESSE, *relevant Suzanne.*

Mais je n'y pensois pas. En allant moi-même , à ta place au rendez-vous , personne ne seroit compromis , & ton mariage , quelque chose qu'il arrive , seroit assuré.

SUZANNE.

Ah ! Madame , quel mal vous m'avez fait ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis une étourdie. (*Elle embrasse Suzanne*). Où est ton rendez-vous ?

SUZANNE.

Le mot du jardin m'a feul frappée.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée , il faut ici lui en donner un ; écris-lui.

SUZANNE.

Moi, lui écrire , Madame ?

L A C O M T E S S E .

Je prends tout sur moi. (*Suzanne s'assied devant la table de la Comtesse*). Chanson nouvelle sur l'air :
Il fera beau ce soir sous les grands marronniers.

S U Z A N N E , *répétant en écrivant.*

Il fera beau ce soir sous les grands marronniers.
 Après.

L A C O M T E S S E .

Crains-tu qu'il n'entende pas ?

S U Z A N N E , *riant.*

Ah ! c'est juste.

L A C O M T E S S E .

Cachette ce billet avec une épingle, & mets sur le dos du billet, vous renverrez le cachet....
 (*Suzanne écrit*).

S U Z A N N E , *cherchant à son corset.*

Ah ! mais je n'ai pas d'épingle, à présent.....

L A C O M T E S S E .

Tiens, en voilà une, (*en tirant l'épingle qui tenoit le ruban qu'elle avoit repris au Page, il tombe par terre*).

S U Z A N N E , *le ramassant.*

Mais c'est votre ruban que vous avez repris au petit Page

L A C O M T E S S E .

Oui, rends - le moi.

S U Z A N N E .

Mais il a du sang, Madame ne le portera plus.

L A C O M T E S S E .

Il est assez bon pour Fanchette, quand elle va venir m'apporter un bouquet.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, SUZANNE, FANCHETTE,
*dix ou douze filles du village, portant chacune un
bouquet, de même que Chérubin habillé en fille.*

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du village qui
viennent vous offrir des bouquets pour la noce.

LA COMTESSE, *montrant Chérubin.*

Quelle est cette jeune étrangère ?

UNE FILLE DU VILLAGE.

Madame, c'est une cousine à moi qui est venue pour
la fête. LA COMTESSE.

Elle est jolie. (*Elle prend le bouquet de Chérubin*).
Il ne me faut pas vingt bouquets. Honneur à l'étran-
gère. (*Elle la baise sur le front*).

CHÉRUBIN, *à part.*

Voilà un baiser qui m'a été bien loin.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

Elle a rougi, ne trouves-tu pas, Suzanne,
qu'elle ressemble à quelqu'un.

SUZANNE.

La ressemblance est frappante.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO *tenant à la main un chapeau d'Officier.*

MONSIEUR, je vous dis qu'il est ici.
(*Chérubin qui étoit sur le bord du théâtre, se cache
au milieu des autres filles qui l'entourent*). Les
filles du village l'ont habillé en femme chez ma
sœur, & je viens de trouver parmi les habits, son
chapeau

chapeau d'Officier, qu'elle y avoit laissé par mégarde. (*Il tourne autour d'elles, & le tire en lui mettant son chapeau sur la tête*). Tenez, Monseigneur, voilà votre Officier.

L E C O M T E.

Encore le maudit Page : il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi. (*Se tournant vers la Comtesse*). Eh bien ! Madame ?

L A C O M T E S S E.

Vous me voyez plus étonnée que vous, M. le Comte, & Suzanne n'étoit pas plus instruite que moi.

L E C O M T E.

J'avois tort, sans doute, ce matin, quand je disois qu'il étoit chez vous ?

L A C O M T E S S E.

J'aurois tort, sans doute, si je dissimulois plus long-temps; oui, M. le Comte, il étoit chez moi; lorsque vous êtes entré, nous commençons le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous êtes entré, je me suis troublée, il s'est caché, votre imagination a fait le reste.

L E C O M T E, *à part*.

Être enforcé par un Page, mais tu me le paieras !

F A N C H E T T E.

Ah ! Monseigneur, quand vous venez m'embrasser, & que vous me dites; tiens, petite Fanchette, si tu veux m'aimer, je te donnerai tout ce que tu voudras.

L E C O M T E, *interdit*.

Je t'ai dit cela, moi ?

F A N C H E T T E.

Oui, Monseigneur. Eh bien ! au lieu de renvoyer Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

L A C O M T E S S E .

Vous le voyez, Monsieur, l'aveu de cet enfant, aussi naïf que le mien, prouve deux choses; que si je vous donne de l'inquiétude, c'est sans le vouloir, & que vous mettez tous vos soins à augmenter les miennes. A N T O N I O .

Et vous aussi, Monseigneur, vous la dressez comme feue sa mere qui est morte; ce n'est pas pour la conséquence, mais madame la Comtesse sçait bien que lorsque les jeunes filles ont une fois pris l'effor.

S C E N E V I .

Les Acteurs précédens, FIGARO.

F I G A R O .

MAIS, Monseigneur, si vous retenez toutes nos filles, on ne pourra pas commencer la fête, ni la danse. L E C O M T E .

Vous, danser? vous n'y pensez pas; & votre pied foulé.

FIGARO, portant la main à son pied.

Oui, il me fait encore un peu de mal, mais le plaisir le guérira. (*Se tournant vers les Villageoises*).
Allons, mes Belles.

L E C O M T E , ramenant Figaro.

Vous avez été bienheureux que ce fût du terrain bien doux. F I G A R O .

Affurément. (*Aux Villageoises*). Ah ça, vous autres.

A N T O N I O , ramenant Figaro.

Et vous vous êtes pelotonné en tombant.

F I G A R O .

Un plus adroit, n'est-ce pas, auroit resté en

l'air , imbécille ? (*Aux Villageoises*). Allons , Mesdemoiselles.

A N T O N I O , ramenant Figaro.

Et le petit Page galoppoit sur son cheval ?

F I G A R O.

Galoppoit ou marchoit au pas , que m'importe ? (*Aux Villageoises*). Ah ça , finissons-nous ?

L E C O M T E , ramenant Figaro.

Et vous aviez son brevet dans votre poche ?

F I G A R O.

Affurément. Ah ! quelle enquête !

A N T O N I O , montrant Chérubin à Figaro.

Tiens , regarde.

F I G A R O.

Chérubin ! peste soit du petit fât.

A N T O N I O , à Figaro.

Eh bien ! y es-tu à present ?

F I G A R O.

Si j'y suis , si j'y suis : Eh bien ! qu'est-ce qu'il chante ?

L E C O M T E.

Il ne chante pas , il dit que c'est lui qui a sauté.

F I G A R O.

Il l'a dit , cela se peut.

L E C O M T E.

Ainsi , vous avez sauté deux.

F I G A R O.

Monseigneur , au bruit que vous faisiez , on auroit sauté une douzaine ; d'ailleurs , la rage de sauter peut prendre : voyez les moutons de Parnurge. (*Aux Villageoises*). Allons , Mesdemoiselles. (*On entend la symphonie jouer le commencement d'une marche*). Vous entendez , Monseigneur , voilà les violons & les cornemuses qui nous appellent. (*Aux Villageoises*). Courez vite vous autres , (*pre-*

nant Suzanne sous le bras , il s'enfuit avec elle).
Courons , ma Suzanne.

LE COMTE.

Jouons-nous ici la comédie ?

SCENE VII.

LE COMTE , LA COMTESSE , CHÉRUBIN.

LE COMTE.

EN vit-on jamais de plus impudent ?
(*A Chérubin*). Et vous , monsieur le libertin ,
qui faites le honteux , allez vite vous r'habiller ,
& que je ne vous voye pas de la foirée.

LA COMTESSE.

Le pauvre enfant , il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN , *mettant son chapeau sur sa tête.*

M'ennuyer , je porte sur mon front du bonheur
pour plus de cent ans. (*Il sort en sautant*).

SCENE VIII.

LE COMTE , LA COMTESSE ,

LE COMTE.

QU'A-T-IL donc au front de si heureux ?

LA COMTESSE.

Son premier chapeau d'Officier , sans doute. Aux
enfants , tout sert de hochet.

LE COMTE.

Allons , madame , asséyons-nous en attendant la
fête. LA COMTESSE.

Non , monsieur le Comte , permettez que je me
retire , vous sçavez que je suis fort incommodée.

LE COMTE.

Un moment pour votre protégé, ou je croirois que vous êtes en colere. (*On entend commencer la marche*).

LA COMTESSE.

Allons, je reste, puisque voilà les apprêts de la noce.

LE COMTE.

La noce, la noce, allons, il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

SCENE IX.

Le Comte & la Comtesse vont s'asseoir dans des fauteuils, l'un à côté de l'autre; la noce entre, la marche est commencée par l'Huissier-Audiencier, suivi de quatre gardes, portant le fusil sur l'épaule; ensuite quatre Conseillers, deux à deux; ensuite, Bride-Oison seul derriere; après le premier danseur, tout en rose; ensuite deux danseuses, dont l'une porte le chapeau de la Fiancée, l'autre un carreau que l'on met sous les genoux de Suzanne; alors M. le Comte lui attache son chapeau: suivent des danseurs & danseuses, deux à deux; ensuite vient Suzanne, tête nue, menée par son oncle Antonio; ensuite Figaro donnant la main à Marceline: la marche est terminée par le Docteur.

Lorsque la marche a toute défilé devant le Comte & la Comtesse qui restent assis, Antonio amene Suzanne au Comte: Figaro, Marceline, le Docteur & les autres restent à gauche du théâtre: le Comte, la Comtesse, Antonio, Suzanne, & les deux danseuses qui portent le chapeau & le carreau, sont à droite; la danseuse met le carreau aux pieds du Comte, Suzanne se met à genoux dessus, & l'autre remet au Comte le chapeau: pendant que le Comte l'attache sur

la tête de Suzanne, Fanchette & une danseuse chantent deux couplets analogues à la fête ; cependant Suzanne saisit cette occasion pour donner au Comte le billet du rendez-vous. . . . Comme elle est la plus proche du bord du théâtre, personne ne peut l'apercevoir ; elle glisse de la main droite le billet au Comte, ce dernier qui s'en aperçoit, défait, sans qu'on le voye, les trois premiers boutons de son habit, & faisant semblant d'attacher la dernière épingle du côté par lequel Suzanne lui donne le billet, il le prend adroitement, & le cache aussi-tôt dans sa veste, ensuite Antonio va mener Figaro à l'autre côté du théâtre. Figaro va recevoir à moitié chemin, des mains d'Antonio, Suzanne qui a le chapeau sur la tête, & va la présenter à Marceline sa mere ; cependant le Comte pressé de lire le billet, le décachette, & se pique, le Comte se presse le doigt pour en faire sortir du sang, & se leve pour le faire tomber.

L E C O M T E, à part.

Peste soit des femmes, elles fourrent des épingles par-tout.

FIGARO, bas au Docteur, à Marceline, à Antonio & à Suzanne.

C'est un billet qu'il aura reçu en passant, d'une poulette, il étoit apparemment cacheté d'une épingle qui l'aura piqué. . . .

(Le Comte s'étant aperçu de ce qui étoit écrit derrière le billet, cherche par-tout l'épingle qu'il avoit jettée de colere quand il s'est piqué, l'ayant enfin trouvée, il la ramasse.)

FIGARO, bas au Docteur, à Marceline & à Suzanne.

D'un objet aimé tout est cher, le voilà qui cherche le cachet. (Figaro amene Marceline devant le Comte & la Comtesse ; & pendant que le Comte se prépare à lui mettre un bonnet, on entend du bruit à la porte.)

L'HUISSIER.

A moi Gardes, les Gardes à moi, ici à cette porte...

LE COMTE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est M. Bazile accompagné d'un village entier, parce qu'il marche en chantant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Monseigneur le Comte, permettez que je me retire chez moi à l'instant. (*Elle fait signe à Suzanne de la suivre, & lui dit tout bas:*) Allons vite changer d'habit. (*Elles sortent*).

S C E N E X.

Les Acteurs précédens, GRIPPE-SOLEIL, BAZILE.

BAZILE, *entre en chantant & s'accompagne de sa guitare, suivi de Grippe-Soleil.*

CŒURS sensibles, cœurs fideles,
 Qui blâmez l'amour léger,
 Cessez vos plaintes cruelles,
 Est-ce un crime de changer?
 Si l'amour porte des ailes,
 N'est-ce pas pour voltiger? (ter.)

FIGARO.

Oui, mon cher ami, c'est pour cela qu'il a des ailes au dos: eh bien! que signifie cette chanson?

BAZILE.

Après avoir prouvé à Monseigneur mon obéissance en amusant Monseigneur, (*montrant Grippe-Soleil qui est de sa compagnie,*) je viens réclamer sa justice.

G R I P P E - S O L E I L.

Bast, Monseigneur, il ne m'a pas amusé du tout avec les guenilles d'ariettes.

L E C O M T E, à *Bazile*.

Que demandez-vous?

B A Z I L E.

La main de Marceline.

F I G A R O, à *Bazile*.

Y a-t-il long-temps que Monseigneur n'a vu la figure d'un fou?

B A Z I L E.

Non, puisque je te vois.

F I G A R O.

Puisque mes yeux te servent si bien de miroir, lis-y l'effet de mes prédictions; si tu fais mine seulement (*montrant Marceline*) d'approximer Madame....

L E D O C T E U R.

Ah! Messieurs, faut-il que deux amis se querellent?

F I G A R O regardant *Bazile*.

Mon ami, toi, parce que tu fais du plein-chant de Chapelle.

B A Z I L E.

Parce que tu fais des vers comme un Journal,

F I G A R O.

Musicien de guinguettes.

B A Z I L E.

Postillon des gazettes.

F I G A R O.

Cuistre d'Oratorio.

B A Z I L E.

Jockey dyplomatique.

L E C O M T E.

Eh bien! Messieurs les insolens, cesserez-vous bientôt de vous injurier devant moi?

B A Z I L E.

C'est lui, Monseigneur, qui me manque en toute occasion, disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

F I G A R O.

Est-ce que tu me prends pour un echo ?

B A Z I L E.

Peux-tu traiter ainsi un homme qui parmi tous les chanteurs brille ?

F I G A R O.

Brille ? dis-donc : braille.

B A Z I L E.

Vous le voyez, Monseigneur, il le répète.

F I G A R O.

Et pourquoi non ? si cela est vrai, es-tu un Prince pour qu'on te flagorne ? souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur, ou si tu la crains de notre part, pourquoi veux-tu rompre mon mariage ?

B A Z I L E, à *Marceline*.

Ne m'avez-vous pas promis à Séville, que vous m'épouseriez dans quatre ans ?

M A R C E L I N E.

Oui, mais à quelle condition ?

B A Z I L E.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

F I G A R O.

Eh bien ! il est retrouvé ce fils.

B A Z I L E.

Où est-il ?

L E D O C T E U R, montrant *Figaro*,

Le voilà, le voyez-vous ?

B A Z I L E, détournant la tête.

Ah ! j'ai vu le Diable.

B R I D E - O I S O N.

Vous n'épouserez donc pas sa che-e-re mere ?

B A Z I L E.

Moi , être le pere d'un tel drôle !

F I G A R O.

Moi , être ton fils !

B A Z I L E.

Je vous déclare que , tant que Monseigneur fera quelque chose ici , je n'y ferai plus rien. (*il sort*).

S C E N E X I.

Les Auteurs précédens , excepté BAZILE.

DONC , à la fin j'aurai ma femme.

L E C O M T E.

Et moi , ma maîtresse.

B R I D E - O I S O N.

Et tout le monde fera sa-a-atisfait.

G R I P P E - S O L E I L.

Et moi je vais préparer le feu sous les grands marronniers. L E C O M T E.

Sous les grands marronniers ? Quel est le sot qui t'a donné cet ordre ? Et la Comtesse qui est incommodée , d'où le verra-t-elle. C'est sur la terrasse , devant sa fenêtre , qu'il faut le préparer , entends-tu ?

G R I P P E - S O L E I L.

Oui , Monseigneur.

L E C O M T E , à part.

Sous les grands marronniers , la belle idée ! ils alloient incendier mon rendez-vous....

(*Tout le monde sort , excepté Figaro & Marceline.*)

SCENE XII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention pour sa femme !

MARCELINE.

Mon fils, quand je te parlois contre Suzanne, c'étoit par prévention, car je la crois vertueuse, & l'amour de Monsieur le Comte ne doit pas l'inquiéter.

FIGARO.

Ma mere, ne croyez pas que les actions de votre fils soient dirigées par les impulsions féminines de la jalousie. La jalousie n'est qu'un sot enfant de l'orgueil, & c'est la maladie d'un fou. Oh ! j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie imperturbable.

MARCELINE.

Mon fils, il ne faut jurer de rien.

FIGARO.

Ah ! je défie à la plus rufée de m'en faire accroire, & si Suzanne doit me tromper un jour, je la pardonne d'avance, elle aura fort à faire auparavant.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, FANCHETTE.

FANCHETTE, *sans voir Marceline*).

VOYONS s'il n'y a personne ici. (*Elle arrive tout près de Figaro sans le voir.*)

FIGARO, *à Fanchette.*

Eh ! mais, ma chere cousine nous écoutoit je crois...

FANCHETTE.

Oh ! non, on dit que ce n'est pas honnête.

F I G A R O.

Non, mais c'est quelquefois utile, & l'on peut confondre l'un avec l'autre. Qu'est-ce que tu cherches ici? Chérubin, friponne.

F A N C H E T T E.

Non, car je sçais bien où il est, c'est ma cousine Suzanne que je cherche.

F I G A R O.

Que lui veux-tu?

F A N C H E T T E.

Ah! mon petit cousin, je te le dirai, c'est pour lui remettre une épingle.

F I G A R O.

Une épingle! une épingle! quoi, Mademoiselle, si jeune encore, vous faites de pareils messages? & de quelle part, s'il vous plaît?

F A N C H E T T E.

Oh! je m'en vais, puisque vous êtes en colere.

F I G A R O.

Non, reste, petite cousine, ce n'est rien, je sçais ce que c'est, c'est l'épingle qui cachetoit le billet qu'elle lui a donné tantôt, & que Monseigneur t'avoit dit de lui remettre, tu vois que je le sçais.

F A N C H E T T E.

Et pourquoi me le demandez-vous donc? puisque vous le sçavez si bien.

F I G A R O.

C'est pour voir la maniere dont il s'y est pris pour t'en charger.

F A N C H E T T E.

Pas autrement que vous ne le dites. Tiens, m'a-t-il dit, ma petite Fanchette, va-t-en porter à la cousine Suzanne, cette épingle, tu lui diras que c'est le cachet des grands marronniers, il est vrai qu'il a ajouté, prends bien garde que personne ne te voye.

FIGARO.

Allez, petite cousine, & n'en dites pas plus à Suzanne qu'à moi.

FANCHETTE, *s'en allant.*

Il me prend pour un enfant, mon cousin.

SCENE XIV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien! ma mere?

MARCELINE.

Eh bien! mon fils?

FIGARO.

En vérité, ma mere, il est des choses...

MARCELINE.

Eh bien? qu'est-ce que ça veut dire? il est des choses....

FIGARO.

Tenez, ma mere, ce que Fanchette vient de dire, je l'ai là comme un plomb, (*montrant sa poitrine.*)

MARCELINE.

Et pourquoi cela?

FIGARO.

Mais, ma mere, cette épingle.

MARCELINE.

Ah! de la jalousie! ce cœur bien ferme n'est donc qu'un ballon gonflé qu'une épingle fait partir... Oh! j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie imperturbable.

FIGARO.

Ah! mettez le magistrat le plus glacé à expliquer les loix dans sa propre cause, & vous verrez comme il les entendra.....

MARCELINE.

Mais pourquoi tant s'alarmer sur un si léger

rapport? qui t'a dit que c'étoit toi qu'on vouloit jouer plutôt que M. le Comte? qui sçait si Suzanne ira? dans quelle intention elle ira? ce quelle y fera?

F I G A R O.

Elle a raison, ma mere, raison, toujours raison; mais ma mere, accordons quelque chose à la nature, on en est meilleur après. (*Il restent tous les deux quelque temps dans le silence, d'un air sombre, Figaro dit.*) Je sçais où est le rendez-vous, adieu ma mere. (*il sort.*)

S C E N E X V.

M A R C E L I N E, seule.

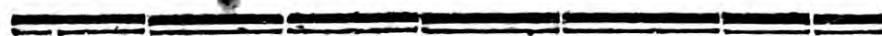
ADIEU, mon fils; & moi aussi je le sçais, & j'y ferai pour surveiller Suzanne, ou plutôt avertissons-la, elle est si jolie créature; nous autres femmes, lorsqu'une injure personnelle ne nous anime pas les unes contre les autres, nous sommes assez portées à défendre notre propre intérêt contre ce terrible, & pourtant un peu nigaud, de sexe masculin.





ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente un jardin, au fonds duquel est une allée de marronniers ; du côté droit du jardin est un cabinet, & du côté gauche, un pareil : la scene se passe dans la nuit.



SCENE PREMIERE.

FANCHETTE seule, une lanterne à la main, & de l'autre, une orange & deux biscuits.

C'est par ici que Chérubin m'a dit de me rendre pour me faire répéter mon rôle ; il m'a dit dans le cabinet à droite, ah ! le voici. . . . Mon Dieu, que ces gens de l'office sont méchans ! J'ai eu bien de la peine à avoir seulement deux biscuits & une orange ; parce que Monsieur le Comte ne veut plus le voir, faut-il pour cela qu'il meure de faim ? . . . Pour qui, Mademoiselle ? . . . Qu'est-ce que cela vous fait, Messieurs ? . . . Ah ! nous sçavons bien pour qui ? c'est pour le petit Page . . . Eh bien ! quand cela seroit. Ah ! il m'a coûté un fier baiser toujours, mais Chérubin me le rendra. (*Appercivant Figaro, elle fait un cri, & s'enfuit dans le cabinet à droite.*)



S C E N E I I.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR,
GRIPPE-SOLEIL, & autres Payfans.

FIGARO, *couvert d'un chapeau & d'un manteau rouge,
& ayant un air sombre.*

BON soir, mes amis, êtes-vous tous ici ?

B A Z I L E.

Tous ceux que tu as priés de venir.

F I G A R O.

Quelle heure est-il ?

A N T O N I O.

La lune devrait être levée.

L E D O C T E U R.

Quels noirs apprêts ? il a l'air d'un conspirateur.

F I G A R O.

C'est ici, Messieurs, que vous allez célébrer la
chaste Suzanne, & le loyal Seigneur qui se l'est
réservée.

B A Z I L E, *aux autres, d'un air de mystere.*

Ah ! vraiment, je sçais ce que c'est, il s'agit
d'un rendez-vous, je vais vous conter cela, allons-
nous-en.

F I G A R O.

Allez, & au premier signal, accourez, & si je
ne vous fais voir une belle chose, dites que Figaro
est un sot.

L E D O C T E U R.

Mon fils, souviens-toi qu'un homme sage ne se
fait pas d'affaires avec les Grands, ils ont quinze
& bisque sur nous par leur état.

F I G A R O.

Sans leur industrie que vous oubliez, mais aussi,
souvenez-vous

souvenez-vous que celui qui marque de la crainte, encourage son adversaire, & lui donne l'avantage sur lui, & que j'ai le nom de *Verte-Allure*, du chef honoré de ma mere.

LE DOCTEUR.

Il a le Diable au corps.

BRIDE - OISON.

Il l'a a.

FIGARO, *aux Paysans.*

Et vous, coquins, illuminez bien les entours ; ou, par la mort, que je voudrois tenir aux dents, si j'en prends un il prend *Grippe-Soleil* par le poignet, & lui tord le bras.

GRIPPE - SOLEIL.

Oh ! oh ! oh ! le brutal !

BAZILE, *s'en allant.*

Monfieur le Comte & la Suzanne se font arrangés fans moi, je ne fuis pas fâché de l'algarade ; le ciel vous tienne en paix, Monfieur du marié.

SCENE III.

FIGARO, *feul.*

OH ! femmes, femmes, femmes, créatures foibles & décevantes, nul animal créé ne manque à fon instinct, & le tien est-il donc de tromper ? Elle me réfiftoit lorsque je la preffois devant madame la Comteffe, & c'étoit pour mieux me jouer. . . . Et le perfide rioit en lifant le billet. . . . Non, Monfieur le Comte, vous ne l'aurez pas : parce que vous êtes un Grand-Seigneur, vous vous croyez tout permis ; un nom, un rang, des grandeurs, des richesses, tout cela rend fi fiers. Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné

H

la peine de naître, & rien de plus ; d'ailleurs ; homme assez ordinaire. tandis que moi, morbleu, jetté dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus d'intrigue, plus de calculs seulement pour subsister, qu'il n'en faut pour gouverner les treize Royaumes, . . . & vous voulez joûter. . . . On vient. (*Il cherche, il écoute.*) Ce n'est personne. La nuit est noire en diable, & moi je fais ici le sot rôle de mari, quoique je ne le sois encore qu'à moitié. (*Il s'assied sur un banc de gazon après avoir ôté son manteau & son chapeau, & après avoir paru quelque temps plongé dans les réflexions, il rompt enfin le silence*). . . . Est-il un sort plus bizarre que le mien ? . . . Fils de je ne sçais pas qui, volé par les bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte, & veux courir une carrière plus honnête, & par-tout je suis repouffé, j'apprends la Chymie, la Pharmacie, la Chirurgie, & tout le crédit d'un Grand-Seigneur suffit à peine pour me mettre à la main une lancette vétérinaire Las de tourmenter des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre ; me fuffé-je mis une pierre au col. Je broche une comédie dans les mœurs du ferrail ; Auteur Espagnol, je crois pouvoir fronder en liberté Mahomet ; aussi-tôt un Envoyé de je ne sçais où, se plaint que j'insulte dans ma pièce la SUBLIME PORTE, une partie de la presque-Ile des Indes, toute la Perse, la Chine, le Royaume de Tunis, Tripoli, Barca, Maroc & Alger. & voilà ma comédie flambée pour plaire aux puissans Mahométans, dont pas un, je crois, ne sçait lire, & qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant, *chiens de Chrétiens*. . . . ne pouvant avilir l'esprit, on le maltraite. Mes

joues creusent , mon heure étoit venue , je vois venir de loin l'affreux records , la plume fichée dans la perruque , en frémissant je m'évertue. il s'éleve une question sur la nature des richesses ; & comme il n'est pas besoin de tenir les choses pour en raisonner , n'ayant pas un sol , je fais un livre sur la valeur de l'argent , & sur son produit net Alors , je vois du fond d'un fiacre baissé pour moi , le pont d'un château fort , à la porte duquel je laisse l'espérance & la liberté. (*Il reste enseveli dans ses réflexions , ensuite il s'éleve avec vivacité*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissans de quatre jours , si légers sur le mal qu'ils ordonnent , lorsqu'une bonne disgrâce a matté leur orgueil ; je leur dirois que les sottises imprimées n'ont d'importance que dans les lieux où on en gêne le cours , & que , sans la liberté d'écrire , il n'est pas d'éloge flatteur , & qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. Las de nourrir un pensionnaire obscur , on me met un jour dans la rue , & comme il faut dîner , quoique n'étant plus en prison , je taille de nouveau ma plume , & demande de quoi il s'agissoit ; on me dit que pendant ma retraite économique , il s'est introduit dans Madrid un systême de liberté sur la vente des productions qui s'étend jusqu'à celle de la presse , & que , pourvu que je ne parle ni de l'autorité , ni du culte , ni de la politique , ni de la morale , ni des gens en place , ni des corps en crédit , ni de l'Opéra , ni des autres spectacles , ni des personnes qui tiennent à quelque chose , je puis tout imprimer sous la direction néanmoins de deux ou trois Censeurs. Pour profiter de cette douce liberté , j'écris de nouveau , & je fais un ouvrage périodique , & croyant ne marcher sur les brisées de personne ,

je l'intitule *Journal inutile* Pr. r. r. r. r ;
 je vois s'élever contre moi mille pauvres diables
 à la feuille ; qui se plaignent que je les réduis à la
 besace , on examine ma feuille , on la supprime ,
 & me voila derechef sans emploi. Le dé-
 sespoir m'alloit saisir ; on pense à moi pour une
 place , mais malheureusement j'y étois propre ;
 il falloit un calculateur , ce fut un danseur qui l'ob-
 tint. Il ne me restoit plus qu'à voler. . . .
 Je me fis banquier de Pharaon ; alors, bonnes gens,
 je soupois en ville ; les personnes , dites comme
 il faut , me recevoient chez elles , en retenant
 pour elles les deux tiers du profit : c'est alors que
 je vis que pour gagner du bien , le sçavoir faire
 vaut mieux que le sçavoir : j'aurois bien pu me
 remonter , mais comme chacun pilloit autour de
 moi , & qu'on exigeoit que je fusse honnête , il
 fallut bien périr encore. Pour le coup , je
 quittois le monde , & vingt brasses d'eau m'en
 alloient séparer , lorsqu'un Dieu bienfaisant me rap-
 pelle à mon premier état. . . . Je prends ma trouffe
 & mon cuir Anglois , & laissant la honte en chemin ,
 comme trop lourde pour un piéton , & la fumée aux
 fots qui s'en nourrissent , je vais rasant de ville en
 ville , & je retrouve enfin le bonheur ; un grand
 Seigneur passe à Séville , me reconnoît , je le marie ,
 & pour récompense de lui avoir donné une femme ,
 il veut intercepter la mienne. . . . Oh ! bizarre suite
 d'événemens ; entré dans ma carrière sans le sçavoir ,
 j'en sortirai sans le vouloir. . . . Je l'ai jonchée d'autant
 de fleurs que ma gaieté me la pût permettre ; encore
 je dis ma gaieté , sans sçavoir si elle est à moi plus que
 tout le reste. . . & qu'est-ce que ce moi dont je m'oc-
 cupe , un composé de petits atomes , de molécules
 organisées , un petit être foible. . . . que sçais-je? . . .

Gouverné par les circonstances ; Maître ici , valet là ; Orateur selon le danger , Poète par occasion , Musicien par délassément , laborieux par nécessité , mais paresseux avec délices. J'ai tout fait , tout vu , tout parcouru , & l'illusion s'est détruite. A la veille de me marier , tous mes parens m'arrivent à la fois ; grand débat à ce sujet ; on ne veut pas me reconnoître ; c'est lui , c'est moi , c'est lui ; non , ce n'est pas lui , & qui donc ? enfin tout s'éclaircit , & au moment où je crois être défabusé.... défabusé.... Ah ! Suzon ! Suzon ! que tu me causes de chagrins !

(Il se laisse aller sur le banc , & demeure enseveli dans la plus profonde douleur.)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, sous les habits de Suzanne, SUZANNE, sous les habits de la Comtesse, MARCELINE.

MARCELINE.

C'EST par ici.

FIGARO.

On vient. (Il remet son chapeau & son manteau.)

MARCELINE.

Je vais entrer dans ce cabinet d'où j'entendrai tout. (Elle entre dans le cabinet à droite où est déjà Fanchette.)

SUZANNE, à la Comtesse.

Marceline nous a dit que Figaro y étoit.

LA COMTESSE.

Ainsi, l'un nous attend , & l'autre va venir.

SUZANNE.

Madame tremble, est-ce qu'elle a froid ?

H ij

LA COMTESSE.

Oui, je vais me retirer....

SUZANNE.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois le frais.

LA COMTESSE.

C'est le ferein que tu prendrois.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le ferein! elle y est toute faite.

(Suzanne se retire tout-à-fait sur le bord du Théâtre, à droite de la Scene; Figaro est tout-à-fait sur la gauche, & la Comtesse au milieu.)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHERUBIN.

CHERUBIN, *accourt en chantant.*

J'AVOIS une marraine,
Que toujours adorai.

Et mais, mais, voilà une femme. *(Il regarde à travers de l'obscurité.)* C'est Suzanne.... *(Il s'approche & prend les mains de la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.)* Quand je ne t'aurois pas reconnue au plumage blanc de ton chapeau qui se dessine dans l'obscurité, je ne pourrois pas te méconnoître à la douceur de cette main.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Laissez-moi, laissez-moi, Figaro va venir.

CHERUBIN.

Ce n'est pas Figaro que tu attends, friponne, c'est Monseigneur qui t'a donné rendez-vous ce matin quand j'étois derriere le fauteuil.

FIGARO, à part.

Et l'on dit qu'il ne faut pas écouter !

LA COMTESSE, crue Suzanne.

Allez-vous-en.

CHERUBIN.

Oui, mais avant de m'en aller, je vais te donner vingt baisers pour toi, & cent pour ma belle marraine.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LE COMTE.

LE COMTE, venant au rendez-vous, voit le Page avec la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.

C'EST encore le Page infernal.

(Chérubin veut embrasser de force la Comtesse qu'il prend pour Suzanne, la Comtesse se défend & s'arrache d'entre ses bras, & à l'instant où ils sont séparés, le Comte se met entre deux, le Page embrasse le Comte croyant embrasser Suzanne.)

CHERUBIN, reconnoît le Comte en l'embrassant.

C'est Monseigneur ! (Il s'enfuit dans le cabinet à droite, où est déjà Fanchette & Marceline.)



SCÈNE VII.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE,
LE COMTE.

Figaro qui a voit entendu toute la conversation du Page & de la Comtesse, qu'il croit être Suzanne, s'approche tout près pour voir si Suzanne se laisse embrasser, & le Comte, croyant donner un soufflet au Page, le donne à Figaro.

LE COMTE.

PUISQUE vous ne redoublez pas le baiser, recevez celui-là.

FIGARO, *à part.*

Ce n'est pas tout gain que d'écouter.

LE COMTE.

Le petit insolent ! après la défense que je lui ai faite tantôt ; mais, laissons ces bizarreries, elles empoisonneroient le délicieux moment que tu m'accordes.

LA COMTESSE, *crue Suzanne.*

Ainsi, l'amour.

LE COMTE.

L'amour n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire. (*Lui prenant la main*). La Comtesse n'a pas le bras aussi potelé, si doux, d'aussi jolis petits doigts, pleins de grace. (*Il l'embrasse trois ou quatre fois*).

FIGARO, *se désespérant.*

Oh ! la coquine.

LA COMTESSE, *déguisant sa voix.*

Mais quelle différence trouvez-vous entre moi & la Comtesse.

LE COMTE.

Je ne sçais.

LA COMTESSE.

Mais dites donc ?

LE COMTE.

Mais moins d'uniformité , peut-être , dans les traits , plus de piquant dans les manieres , que sçais-je , moi ? & puis , trois ans d'amour rendent le mariage si respectable : nos femmes croyent d'avoir tout fait que de nous épouser , après cela elles nous aiment. Quand elles nous aiment toutefois , elles sont si complaisantes , si constamment obligeantes , & toujours & sans relâche , qu'on est tout surpris , un beau jour , de ne trouver que la fatiété où l'on ne cherchoit que le plaisir.

LA COMTESSE.

Le moyen d'y remédier.

LE COMTE.

C'est à nous à vous obtenir , & nous faisons ce que nous pouvons pour cela , mais c'est à vous à nous retenir , c'est ce que vous semblez oublier.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi.

SUZANNE, à part.

Ni moi.

FIGARO, à part.

Ni moi.

LE COMTE.

Il y a de l'écho ici. . . . Un Castillan n'a que sa parole. Voilà d'abord les mille écus pour le rachat du droit que je n'ai plus. (*Il lui donne une bourse de Louis*). Ensuite, comme la faveur que tu m'accordes est sans prix , voici une bague que je te prie d'accepter & de porter pour moi. (*Il lui met la bague au doigt*).

LA COMTESSE.

Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part.

On n'est pas plus coquine que ça.

LE COMTE, à part.

Elle est intéressée, tant mieux. (*A la Comtesse*).
Entrons-nous un instant dans ce cabinet ?

LA COMTESSE,

Sans lumière ?

LE COMTE.

Pourquoi faire ? nous n'avons rien à lire. (*Le Comte prend la Comtesse par le bras, & la mène au cabinet à gauche ; pendant ce temps Figaro les suit, le Comte entend marcher, il crie*) :

Qui passe-là ?

FIGARO.

On ne passe pas, on vient exprès.

LE COMTE.

C'est Figaro. (*Le Comte & la Comtesse s'enfuient sans voir où ils vont dans l'obscurité ; la Comtesse entre dans le cabinet à gauche, & le Comte passe à côté, & va plus loin dans le jardin.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *crue la Comtesse.*

FIGARO, *se croyant seul.*

ELLE est entrée. Eh bien ! vous autres époux qui payez des espions pour surveiller vos femmes, & qui tournez des mois entiers autour d'un soupçon, imitez-moi : dès le premier jour, je veille ma femme, je la suis d'un tour de main on est au fait, c'est charmant : heureusement que

je ne m'en soucie gueres , & que sa trahison ne me fait rien du tout. (*Pendant que Figaro dit tout cela , Suzanne se tord les mains , d'impatience de battre Figaro pour le punir de ses soupçons ; Figaro approche vers le cabinet à gauche , où la Comtesse est entrée*).

SUZANNE, *bas*.

Ah ! tu vas payer tes soupçons : (*d demi - voix ; contrefaisant celle de la Comtesse*). Qui va-là ?

FIGARO.

Qui va-là ? Quelqu'un qui voudroit que la peste l'eût étouffé en naissant.

SUZANNE.

Mais , je crois que c'est Figaro.

FIGARO *croit entendre la Comtesse*.

Madame la Comtesse ! ah ! Madame , où croyez-vous que soit monsieur le Comte ?

SUZANNE.

Peu m'importe , un ingrat

FIGARO, *s'emportant*.

Et Suzanne , cette vertueuse fille qui faisoit tant la réservée. (*Pendant ce temps-là , Suzanne frappe les deux mains l'une contre l'autre , brûlant de battre Figaro*).

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *bas , reconnoissant Suzanne*.
C'est Suzanne , *god dem , god dem !*

SUZANNE.

Ils sont ensemble.

FIGARO.

Ah ! la traîtresse , qui veut me surprendre ?

SUZANNE.

Il faut nous en venger , Figaro.

FIGARO, *à part*.

Ah ! qu'il seroit doux qu'avant la noce : (*haut*)
Madame , en sentez-vous le vif désir ?

S U Z A N N E.

Je ne ferois donc pas de mon sexe , mais les hommes en ont mille moyens

F I G A R O.

Nous ne sommes pas de trop ici, Madame, celui des femmes les vaut tous.

S U Z A N N E.

Oui , mais qu'est-ce qu'une telle vengeance , qu'un peu d'amour n'affaibonne pas ?

F I G A R O.

Madame , par-tout où vous n'en voyez pas , croyez que le respect dissimule.....

S U Z A N N E.

Je ne sçais si vous le pensez de bonne foi , mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO , *se jettant aux pieds de Suzanne , qu'il fait semblant de prendre pour la Comtesse.*

Ah ! Madame , je vous adore.

S U Z A N N E.

Y pensez-vous , Figaro ?

F I G A R O.

Oui , Madame , considérez le temps , les lieux , les circonstances , & que votre main. . . .

SUZANNE , *ne déguisant plus sa voix , & donnant un soufflet à Figaro.*

Tiens , la voilà , & voilà pour tes soupçons. (*Elle lui donne un soufflet*). Voilà pour tes vengeances ; (*autre soufflet*) voilà pour ta jalousie ; (*encore un soufflet*) & pendant ce temps , Figaro se frappe lui-même : c'est-il là de l'amour ?

F I G A R O , *se relevant.*

Sancta Barbara ? Oui , c'en est , frappe , continue , frappe sans relâche ; mais quand tu m'auras meurtri tout le corps de coups , regarde d'un œil de faveur le mortel le plus heureux.

SUZANNE.

Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la Comtesse avec un si trompeur habit, que, m'oubliait moi-même, c'étoit pour elle que je travaillois.....

FIGARO.

Aurois-je pu me méprendre à ta jolie petite voix ?

SUZANNE

Quoi ! tu m'avois reconnue ?

FIGARO.

Oui.

SUZANNE.

Ah ! comme je me vengerai.

FIGARO.

A bien battre & garder rancune, c'est par trop féminin ; mais dis-moi comment tout ceci est arrivé ?

SUZANNE.

Est-ce ma faute à moi, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux ?

FIGARO.

Qui donc a pris l'autre ?

SUZANNE.

Sa femme !

FIGARO.

Sa femme ? Pends-toi, Figaro, tu n'as pas deviné celui-là. Sa femme ! Oh ! douze & quinze mille fois spirituelles femelles ! Ainsi, c'est avec sa femme qu'il est caché dans ce cabinet ?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et les baisers de tout à l'heure ; à qui ont-ils été donnés ?

SUZANNE.

A sa femme.

FIGARO.

Et celui du petit Page ?

SUZANNE, *riant*.

A Monsieur.

FIGARO.

A Monseigneur : ah ! la bonne tête ; & celui de tantôt derrière le fauteuil.

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous bien sûre ?

SUZANNE *s'apprête à lui donner un soufflet*.

Tiens , Figaro , il pleut des soufflets.

FIGARO.

Les tiens sont des bijoux , mais ceux du Comte sont de bon aloi.

SUZANNE *se tire un peu en arrière , lui fait signe du doigt de venir se mettre à genoux devant elle*.

Allons , humilie-toi , superbe

FIGARO, *se mettant à genoux*.

C'est trop juste : allons , à genoux , bien courbé. (*Il se courbe davantage*). Ventre à terre. (*Il se prosterne tout-à-fait*).

SUZANNE.

Ah ! ah ! ah ! le pauvre garçon ?



S C E N E I X.

LE COMTE, FIGARO, SUZANNE.

*(Figaro est toujours à genoux, baisant la main de Suzanne.)*LE COMTE, *bas, cherchant la Comtesse, qu'il croit être Suzanne dans le cabinet à gauche.*

SUZANNE, Suzanne ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Voilà Monsieur le Comte, veux-tu continuer le badinage ?

SUZANNE.

Oui. *(Figaro lui baise la main avec plus d'ardeur.)*LE COMTE, *se retournant, apperçoit Figaro auprès de Suzanne qu'il prend pour la Comtesse.*Un homme, aux pieds de la Comtesse ! *(Il va pour tirer son épée, & voyant qu'il n'en a pas).*
Ciel ! je suis sans armes.FIGARO à Suzanne, *contrefaisant sa voix.*

Madame, Madame, voyez mon amour, donnez-lui sa récompense, & réparons le temps que nous avons perdu ce matin lorsque j'ai fauté par la fenêtre.

LE COMTE.

C'est l'homme du cabinet, tout se découvre enfin. *(Il court sur Figaro, Suzanne le voyant venir, se réfugie dans le cabinet à droite où sont les précédens. Le Comte met la main sur le collet de Figaro, & crie :)* Vengeance, hola ! quelqu'un.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO, PEDRILLE.

PEDRILLE.

ME voilà, Monseigneur, arrivant de Séville.

LE COMTE.

Es-tu seul, Pédrille?

PEDRILLE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Approche, & crie bien fort.

PEDRILLE.

Pas plus de Page que sur ma main, voilà le paquet.

LE COMTE.

Ah ! l'animal. Hola, quelqu'un, accourez tous, si vous m'entendez.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, BRIDE-OISON, BAZILE, ANTONIO, LE DOCTEUR, *troupe de Paysans & Paysannes portant quatre torches allumées.***P**ÉDRILLE, gardez bien cette porte, & vous, mes vassaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez. (*A Figaro*). Et vous, homme de bien, préparez-vous à répondre à mes questions.

FIGARO.

Pourquoi ferois-je difficulté. Monseigneur, vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE.

L E C O M T E.

Si quelque chose pouvoit m'irriter davantage, ce seroit le sang froid qu'il affecte.

F I G A R O.

Sommes-nous des soldats qui tuent, & se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux sçavoir pourquoi je me fâche, moi.

L E C O M T E.

Nous direz-vous d'abord quelle est la Dame que vous avez amenée dans ce cabinet ?

F I G A R O , *montrant le cabinet où est la Comtesse.*

Dans celui-là ?

L E C O M T E , *montrant le cabinet où est Suzanne.*

Dans celui-ci.

F I G A R O.

Ah ! c'est bien différent : c'est une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

L E C O M T E.

Vous l'entendez, Messieurs.

B R I D E - O I S O N.

Nou-ous l'en-enten-endons.

L E C O M T E.

Et cette jeune personne avoit-elle d'autres engagements, que vous sçachiez ?

F I G A R O.

On dit qu'un Grand-Seigneur s'en est occupé quelque temps ; mais, soit qu'il la néglige, soit qu'elle m'aime mieux qu'un plus aimable, elle m'a donné la préférence.

L E C O M T E.

La préférence ! au moins il est naïf... & bien, Messieurs, ce que vous venez d'entendre, je l'ai oui de la bouche de sa complice.

B R I D E - O I S O N.

De sa-a com-omplice !

L E C O M T E.

Mais comme l'outrage est public, il faut que la vengeance le soit. (*Il entre dans le cabinet pour y prendre la Comtesse.*) Sortez, Madame, votre heure est bien arrivée. Quel bonheur qu'aucun gage d'une union fidelle & stable ? (*comme il fait obscur dans ce cabinet, le Comte amene le Page, & le regardant, après l'avoir amené du cabinet, il le repousse avec une surprise mêlée de dépit.*) Et encore le maudit Page ! (*au Page*) Qu'est-ce que vous faisiez-là.

C H E R U B I N.

Je me cachois, Monseigneur, comme vous me l'aviez ordonné.

L E C O M T E.

Mais il n'étoit pas seul, sans doute.

C H E R U B I N.

Il eût été trop dur, Monseigneur, si quelque ame charitable n'étoit venue adoucir mon ennui.

P E D R I L L E.

C'étoit bien la peine de crever mon cheval.

L E C O M T E.

Entres-y toi, Antonio, & conduis devant son juge l'infâme qui me déshonore.

A N T O N I O.

On diroit qu'il y a une providence : vous en avez tant fait aussi, Monseigneur.

L E C O M T E

Et vas donc, butor !

B R I D E - O I S O N.

Mais qui est-est-ce donc qui a-a-pris la-a femme de l'autre.

F I G A R O.

Personne n'a eu cet avantage.

A N T O N I O.

Sortez, Madame, sortez, il n'est pas besoin de

vous faire tant prier , puisque l'on sçait que vous y êtes. (*Il amene sa fille Fanchette.*)

L E C O M T E .

Ah ! c'est Fanchette.

A N T O N I O .

C'étoit bien la peine , Monseigneur , de me faire entrer pour faire voir à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce bruit-là ?

L E C O M T E .

Je sçaurai bien la trouver. (*Il va au cabinet pour y entrer.*)

L E D O C T E U R .

Monseigneur , ceci n'est pas trop clair , je suis de sang-froid , moi , je vais y entrer.

B R I D E - O I S O N .

Cette affaire-là est aussi trop embrouillée.

L E D O C T E U R , *amene Marceline.*

Quoi ! Marceline ?

F I G A R O , *riant.*

Tiens , ma mere en est.

L E C O M T E , *parlant de la Comtesse.*

Elle y est , je l'ai vu entrer. (*Et comme il s'approche du Cabinet pour y aller chercher la prétendue Comtesse , Suzanne sort & se cache le visage avec son éventail.*) Ah ! la voilà , que croyez-vous que mérite une indigne épouse. (*Voyant Suzanne , tout le monde se jette à genoux pour demander la grace de la Comtesse.*) Non , non , non , & fuffiez-vous un cent.

L A C O M T E S S E , *sortant du cabinet à gauche , se jette aux genoux du Comte , du côté droit.*

Au moins , je ferai nombre.

B R I D E - O I S O N , *riant de toutes ses forces.*

Ah ! c'est Mad-a-a-a-ame la Com-omtesse.

LE COMTE, *reconnoissant la Comtesse, tient une contenance fort embarrassée, & dit enfin.*

Quoi ! c'étoit vous, Comtesse ? il n'y a ma foi qu'un pardon bien généreux.

L A C O M T E S S E.

Si c'étoit vous, vous diriez, non, non, & moi pour la troisieme fois aujourd'hui, je vous pardonne, & sans condition.

L E C O M T E.

Je n'oublierai jamais cette générosité.

S U Z A N N E.

Ni moi.

L A C O M T E S S E.

Ni moi.

F I G A R O.

Ni moi, Il y a de l'écho ici.

L E C O M T E.

J'ai voulu ruser avec eux, ils m'ont traité comme un enfant.

F I G A R O.

Une petite journée comme celle-là forme bien un Ambassadeur.

L A C O M T E S S E.

Il faut que chacun ait ce qui lui appartient : tiens, Suzanne ; (*elle lui donne la bague*) & toi, Figaro, ceci est à toi ; (*elle lui donne les mille écus*).

F I G A R O.

Et de trois . . . celle-ci fut dure à arracher.

G R I P P E * S O L E I L.

Et la jarretiere de la mariée, l'aurons-je ?

L A C O M T E S S E, *jettant sur la scene le ruban qu'elle avoit repris à Chérubin.*

La voilà.

C H E R U B I N *le ramasse, & voyant plusieurs paysans qui s'avancent pour la ramasser, dit :*

Celui qui voudra me la disputer, n'a qu'à s'avancer.

LE COMTE.

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de plaisant au soufflet de tantôt ?

CHERUBIN *mettant la main sur son épée.*

Moi, mon colonel ?

FIGARO.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu; voyez comme les Grands font justice.

LE COMTE.

Et vous donc, Bride-Oison, que pensez-vous de tout ceci ?

BRIDE - OISON.

De tout ce que je vois, Mon-on-onseigneur.

LE COMTE.

Oui.

BRIDE - OISON.

Ma-a foi, je ne sçais que vou-ous dire; voi-oilà ma fa-a-açon de penser, à moi.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit: me voilà riche.

LE DOCTEUR.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO,

Croyez-vous ?

LE DOCTEUR.

Je les connois.

VAUDEVILLE.

B A Z I L E.



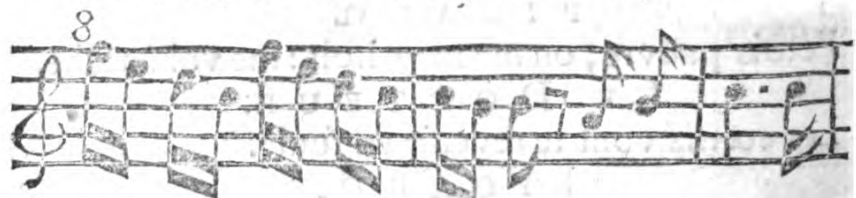
Cœurs fen-fi-bles, cœurs fi-de-les, qui blâ-



mez l'a-mour lé-ger, cef-fez vos plaintes cru-



elles ! Est-ce un crime de changer ? Si l'a-



mour por-te des aî-les, N'est-ce pas pour



vol--ti--ger ? N'est-ce pas pour vol--ti-



ger ; N'est-ce pas pour vol-ti---ger ?

LE COMTE.

D'une femme de Province,
A qui les devoirs sont chers,
Le succès est assez mince :
Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. *bis.*

SUZANNE.

Qu'un mari fa foi trahisse,
Il s'en vante, & chacun rit ;
Qu'une femme ait un caprice,
S'il l'accuse on la punit :
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi.

ANTONIO.

Chacun sçait la rendre mere
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystere,
C'est le secret de l'amour :
Ce secret met en lumiere
Comment le fils d'un butor,
Vaut souvent son pesant d'or.

BAZILE.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme & repos,
Il achette un chien terrible
Et le lâche en son enclos :
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout est mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette,
Si l'Amour t'étoit connu,
Que ton sein, jeune Fanchette,
De plaisir seroit ému !
Dans tous les yeux il te guette.
Je l'ai donc vu cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

FIGARO.

Quand le mal n'est pas extrême,
Fermons l'œil à la rigueur,
Sur les torts de qui nous aime ;
Et disons, dans notrs cœur :
Si chacun rentre en soi-même,
Nul mortel, de bonne foi,
N'est homme de bien pour soi.

BAZILE.

Triple dot, femme superbe ;
Que de biens pour un époux !
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son profit,
Gaudeant bene nati. . .

BRIDE-OISON.

Or, Messieurs, la Comédie ;
Que l'on juge en cet instant,
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend :
Qu'on l'opprime, il peste, il crie ;
Il s'agite en cent façons :
Tout finit par des chansons.

CHERUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours ;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image :
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

LA COMTESSE.

Telle est fiere & répond'elle ;
Qui n'aime que son mari,
Telle autre, presqu'infidelle,
Jure de n'avoir que lui.
La moins folle, hélas ! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien.

FIGARO.

Par le sort de la naissance,
 L'un est Roi, l'autre est berger:
 Le hasard fit leur distance,
 L'esprit seul peut tout changer.
 De vingt Rois que l'on encense,
 Le trépas brise l'autel,
 Et Voltaire est immortel.

SUZANNE.

Si ce gai, ce fol Ouvrage,
 Renfermoit quelque leçon,
 En faveur du badinage,
 Faites grace à la raison:
 Ainsi la nature sage,
 Nous conduit dans nos desirs,
 A son but par les plaisirs.

Le Spectacle est terminé par un divertissement.

F I N.

